spécial ça va chier !

CHARLIE HEBDO

12f

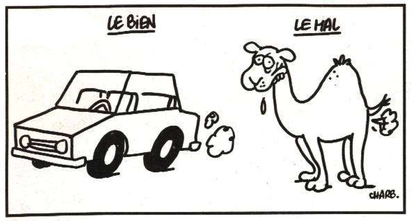
N° 483 • Mercredi 19 septembre 2001 • FRANCE MÉTRO : 12 FF, 1,83 € • DOM : 18 FF, 2,74 € • BEL : 84 FB, 2,08 € • CH : 3,60 FS • AND : 12 FF, 1,83 € • CAN : 4,50 $C • D : 5,40 DEM, 2,76 € • GR : 900 GRD, 2,64 € • LUX : 84 LUF, 2,08 € • MAY : 18 FF, 2,74 € • NL : 6 NLG, 2,72 € • PORT. CONT : 600 ESC, 2,99 € • ZONE CFA : 1200 CFA

M 5777 - 483 - 12,00 F - 1,83 €

Bientôt Kaboul en flammes ? Peut-être, mais il va falloir apporter du bois.

LA LUTTE DU BIEN CONTRE LE MAL !

« Le Bien a perdu une bataille...



... mais n'a pas perdu la guerre »

C'est dans la fragilité, le doute, que les peuples cherchent à se doter des moyens d'éviter le malheur. Moyens physiques, scientifiques, moyens philosophiques et politiques... Des siècles de réussites et d'échecs pour en arriver à ces merveilles que sont les avions et les tours de Manhattan. Mais, malgré tous ses efforts, l'humanité ressemble encore à une gigantesque pelote de fil emmêlé. Dès que l'un bouge le bras et dégage sa tête, ça en étrangle un autre au bout du monde. Le droit, la laïcité, la fraternité sont des constructions intellectuelles visant à ébaucher un fonctionnement collectif où le bonheur des uns ne fait pas le malheur des autres. Des imbéciles avaient pensé que l'histoire était finie, que nous étions dans un monde « au point », ainsi qu'on le dit d'un moteur, au point, comme si le bonheur des uns qui fait le malheur des autres n'était qu'un inconvénient mineur. L'effondrement des tours de Manhattan est venu troubler le sommeil orgueilleux de ceux qui pensaient que la tâche était accomplie, et qu'il ne suffisait plus, dorénavant, que de laisser souffler les vents du marché pour guider la nef humaine vers les terres riantes de la croissance continue. Et en jetant quelques regards autour de nous, c'est le vertige. Le vertige devant l'absence de vigilance dont on a fait preuve en laissant l'anodin, le creux et le superficiel envahir nos vies. Le vertige devant le néant de cette industrie culturelle qui s'est immiscée jusque dans notre intimité, et qui a déjà remplacé Victor Hugo par un poster de Victor Hugo, le bonheur par le divertissement, et la conscience de la misère du monde par la Tournée des Enfoirés.

Et puis les kamikazes sont arrivés. Au début et à la fin de tout, il y a le kamikaze. Il concentre en lui-même toute la réussite d'un gourou paranoïaque. Plus encore que l'effondrement des Twin Towers, l'existence des kamikazes est la véritable victoire de l'organisateur du carnage. Les tours n'ont brûlé que quelques heures, tandis que les kamikazes procurent une jouissance suprême à celui qui a réussi ce tour de force inouï de conduire un homme à préférer la mort à la vie. Dans un film de Duvivier, *La Fin du jour*, Jouvet joue le rôle d'un vieil acteur qui cherche à se prouver qu'il existe encore en poussant une jeune fille à se suicider par amour pour lui. Dans cette version tardive de *Don Juan*, Jouvet excelle à montrer que la jouissance suprême du pouvoir est de conduire l'autre à la mort volontaire. Le gourou y connaît ainsi une sorte d'orgasme intellectuel car il y trouve la preuve que les mensonges qu'il profère, sans y croire toujours vraiment lui-même, sont vrais. Il fait de son monde fantasmatique un monde réel. Il réussit à emmener dans son univers psychotique de domination, de cruauté, de vengeance et de ressentiment des vrais hommes en chair et en os. Dans ce cauchemar, une portion d'humanité vit et meurt sans jamais s'évader du labyrinthe démentiel du chef.

La question qui vient alors, c'est celle de l'impact sur les opinions publiques des pays pauvres et sur l'opinion des pauvres qui habitent les pays riches. Rien ne pourra empêcher que tous ceux qui se vivent comme les exclus de l'empire américain pensent : bien fait. Rien n'empêchera que des centaines de millions d'anti-Américains se frottent plus ou moins secrètement les mains. Il faut sans doute avoir à la conscience que cette tragédie, du point de vue de ses auteurs, est un « coup médiatique », un choc mobilisateur, un signal qu'une guerre des pauvres contre les riches peut s'envisager. Cette « nébuleuse » terroriste sera alors d'autant plus nébuleuse qu'elle se confondra avec la nébuleuse de la pauvreté. Déjà, dans l'esprit des militaires américains, c'est fait. Avant que tout le Nord se forge la conviction que l'ennemi, ce n'est pas la misère, mais les misérables, encouragé en cela par les réactions favorables aux terroristes des opinions publiques des pays musulmans, chacun devrait s'interroger : les populations démunies ont-elles intérêt à se solidariser avec un leader terroriste qui a pour but suprême de faire mourir volontairement ceux qui se dévouent à sa cause? Le tiers-monde ne souffre pas assez, il faudrait en plus qu'il se croie sauvé par un gourou qui nourrit son ivresse de puissance avec la mort de ses adeptes?

Dans les minutes qui ont suivi l'effondrement des tours, un investisseur interviewé à la télé proclamait avec une conviction ingénue : *« Vite, il faut fermer les marchés, sinon, tout va se mettre à baisser artificiellement. »* Quel aveu ! C'est exactement le même genre de type qui nous bassine depuis vingt-cinq ans en répétant qu'il faut laisser les marchés réguler la marche du monde. Et soudain l'évidence : les marchés ne régulent rien du tout. C'est comme si le monde des affaires, paniqué, se mettait à hurler : on vous a menti, arrêtez tout. Le marché exerce d'énormes prérogatives, sans même en avoir conscience, car le marché n'est fait que d'appétits et de peurs, et ses mouvements ne sont que l'effet totalement irrationnel d'une somme d'intérêts particuliers dépourvus de la moindre cohérence que lui apporterait un dessein collectif. L'effondrement des tours révèle brutalement cette folie qui consiste à laisser l'humanité n'être que le passager d'un de ces jouets d'enfant, robot ou camion, qui fait demi-tour dès qu'il rencontre un obstacle et qui repart aussitôt pour en percuter un autre.

Un battement d'aile de papillon à Kaboul...

par Philippe Val

Si la Bourse a chuté en même temps que les tours, ce n'est pas un fait abstrait. En quelques minutes, le baril de pétrole a grimpé de 27 à 31 dollars, et les compagnies d'assurances ont plongé! AXA, dans la demi-heure, a perdu 14 %! Pour cela, il a fallu que des hommes, un œil sur la télé, un œil sur leur écran d'ordinateur, pendant l'effondrement des tours diffusé en direct, passent des ordres de vente. Au moment où cinq mille personnes sont en train de mourir écrabouillées, la première réaction de l'investisseur, ce n'est pas de descendre dans la rue pour porter secours aux blessés, c'est de vendre, obéissant ainsi impeccablement au plan de Ben Laden d'ébranler les démocraties. Pour que le baril flambe et que les valeurs chutent, il a fallu, dans les minutes qui ont suivi, que des hommes rajoutent la menace de la crise financière à la tragédie. Formidable obscénité, solidarité zéro, preuve de l'aveuglement total de ceux qui prétendent avoir tout compris mieux que les autres. Et inconscience de tous les hommes politiques qui, ces dernières années, ont prêté et prêtent encore une oreille complaisante aux théories de gouvernement de ces mercenaires de la fortune et de la puissance personnelles.

En frappant New York, les religieux intégristes – si ce sont eux, mais enfin, ils sont tellement cons qu'ils méritent d'être suspects – frappent l'impureté. Sodome. New York est une ville pleine de Chinois, de Juifs, d'artistes, de métis de n'importe quoi, de pédés, de gouines et de marchands de jambon. Comme toutes les villes cosmopolites, New York appartient à l'humanité. Toutes tendances politiques confondues, ceux qui aiment la musique, le cinéma, les livres, et les rues où se frottent toutes les origines, tous les mythes et tous les rêves, aiment New York. La réaction des responsables américains — qui sont solidaires de New York seulement parce qu'elle est sur le sol national, mais qui n'aiment pas cette ville — a été de se draper, à leur tour, dans leur pureté. Bush, déclarant que c'est le combat du Bien contre le Mal, ne nous laisse pas le choix. Ou nous adhérons à sa pureté, ou l'on adhère à la pureté d'en face. Il faut donc choisir entre deux idéaux, entre deux absolus, entre deux visions du monde qui excluent également, au mépris de l'évidence, l'impureté du monde, c'est-à-dire la réalité. Une paille. En cherchant à frapper la Maison-Blanche, les purs d'en face ont voulu écraser le symbole de la politique. Car — et ils n'ont pas tort, d'ailleurs — la politique, c'est précisément l'art de faire avec l'impureté. Et la réaction des purs d'ici a été immédiatement symétrique de celle des purs d'en face. Pas de politique. La guerre. D'ailleurs, le signal envoyé par Ben Laden au tiers-monde est clair : ne croyez plus en la politique, ne négociez pas, tuez et mourez. Le désarroi de ceux qui croient encore à la politique a été symbolisé par l'image d'Arafat donnant son sang pour les victimes de l'attentat. Les avions ne se sont pas seulement écrasés sur les tours, ils se sont écrasés sur ceux qui croient au dialogue entre les hommes, qui préfèrent le compromis à la victoire, et une vie imparfaite à une mort glorieuse.

Avec le bien et le mal, tout est simple. Il suffit de se foutre sur la gueule et de compter les morts. La politique, au contraire, ne fabrique ni héros ni martyrs, elle ne défend ni le bien ni le mal, elle cherche ce qui est viable, possible, acceptable, elle ne tend pas à un absolu, mais à une moyenne dans laquelle des visions du monde différentes restent compatibles, où la confrontation des points de vue ne ferme pas la porte au progrès. Il faut faire aujourd'hui, de toute urgence, l'éloge de l'impureté et de la politique. Non sans morale, d'ailleurs, non sans principes, mais sans messianisme. Si l'on pouvait faire un sondage chez les morts, et si les morts avaient encore une conscience pour se souvenir de la vie, je suis sûr qu'il en ressortirait un dégoût général pour tout absolu, pour toute pureté, pour toute superstition du bien et du mal, pour toute mystique du sacrifice, pour tout ce qui conduit à croire que le bonheur des uns passe par le malheur des autres. Vouloir empêcher les coupables de nuire est légitime, les arrêter, les juger, les combattre est une nécessité. Mais le faire au nom du délire mystique d'un combat du bien contre le mal, c'est accepter d'entrée de jeu que les crimes les plus atroces seront justifiés par la pureté de la cause. C'est préméditer un carnage, alors que la justice suffirait. C'est avouer un désir d'embrasement que rien ne rend légitime, et surtout pas les victimes du terrorisme. Le meilleur hommage qu'on peut leur rendre, c'est au contraire de respecter la vie, et de ne pas céder à la même folie que leurs assassins. Quand l'intervention américaine aura lieu, il faudra savoir que chaque mort afghan qui n'aura rien à voir avec les réseaux terroristes sera ressenti par sa communauté comme un scandale aussi douloureux que les morts du World Trade Center. Et cette douleur pourrait bien provoquer une riposte aussi sanglante que la riposte américaine. Et ainsi de suite. Jusqu'à ce qu'il n'y ait plus personne. Mais la pureté aura vaincu.

Et comment éviter que le monde riche ne transforme radicalement sa haine de la misère en haine des misérables, et que le monde pauvre ne transforme sa haine d'un système qui les spolie en haine tout court? ■

5 000 morts à New York, c'est l'assassin Ben Laden qui rit. Les Bourses qui s'écroulent, c'est le milliardaire Ben Laden qui pleure.

BREF !

Chevènement

Corses ou pas, c'est quand même pas une poignée de terroristes qui va arrêter la campagne du « Che » ! Quelques heures après les attentats anti-américains, Chevènement s'est fendu d'une lettre à Fabius pour... réclamer le report du passage à l'euro. Une exhortation qu'il justifie au nom des risques que le ralentissement annoncé de la croissance fait peser sur le cours de la monnaie européenne. Pas de bol, à peine les Twin Towers par terre, l'euro s'envolait par rapport au dollar...

Fachos

Choix cornélien à l'extrême droite : qui vomir le plus, l'impérialiste américain ou le terroriste musulman ? Comme souvent lorsqu'ils sont en proie à ce genre d'angoisses existentielles, les fachos se sont répartis le boulot. À Le Pen la dénonciation de la *« domination américaine »*, à Mégret les diatribes haineuses mêlant dans la même gerbe malodorante *« Arabes »*, *« musulmans »* et *« islamistes »*. À l'extrême droite, l'amour, c'est haïr ensemble dans la même direction. Le Pen et Mégret sont donc décidément irréconciliables.

Frankenstein

La vérité sort (parfois) de la bouche des trotskistes, comme dirait Jospin. Tout en dénonçant les attentats, Alain Krivine a été le seul à en rappeler une que nul autre homme politique français n'a osé évoquer. *« Ben Laden, c'est un peu la créature qui échappe à son créateur et se révolte contre lui »*, a glissé l'inusable porte-parole de la LCR. Façon de rappeler qu'avant de devenir l'incarnation du *« Mal »*, Bush dixit, Ben Laden fut financé et paré de toutes les vertus par la CIA : à commencer par celle de combattre l'URSS en Afghanistan pendant les années 80. **A. R**

Et les Français ?

— Comme avant, nous sommes tous américains.

POLITIQUE

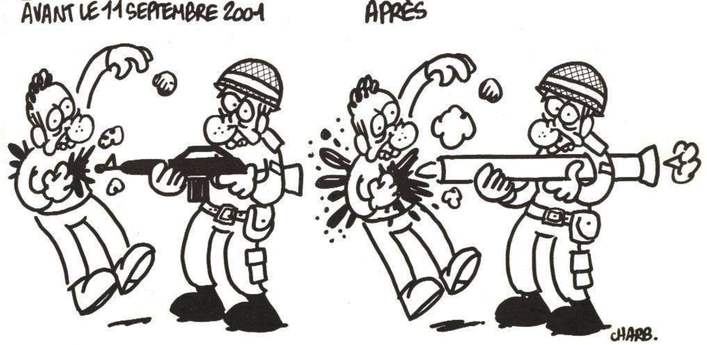
Ben Laden vote Chirac

Chirac a trouvé un directeur de campagne détonant : Oussama ben Laden. Une bonne guerre, rien de tel pour requinquer un président qui bat de l'aile ! Deux interventions solennelles, larme à l'œil et gorge serrée, le jour même des attentats, une demi-heure de direct sur CNN deux jours plus tard, trois minutes de silence dans la cour de l'Élysée et une escapade aux États-Unis pour couronner le tout, Chirac s'éclate ! Un vrai one-man-show à l'américaine. Après le président qui riait dans les cimetières, voilà celui qui rayonne sous les gravats. Pauvre **Jospin,** obligé de ramer pour jouer l'important... D'abord une première réaction glaciale, où l'austère a condamné le terrorisme comme s'il dénonçait une grève dans la fonction publique. Ensuite, une séance de rattrapage laborieuse le lendemain devant deux pots de fleurs à micro convoqués à Matignon et une rasade de Vigipirate pour rassurer le Français moyen. Enfin, *Ave Maria* pour tout le monde à l'église américaine, mais là aussi le catho devant, le parpaillot un rang derrière.

On se serait cru revenu au bon vieux temps de la Coupe du monde de foot, lorsque nos deux compères s'arrachaient trompettes et banderoles pour applaudir, le premier, les triomphes de nos manchots en short. Cette fois, plus question de garnineries, place au malheur. Et le pathos, ça le connaît, Chirac ! Trente-cinq ans qu'il patauge dans le larmoyant : c'est l'abbé Pierre du gaullisme... Et temps de guerre, plus de place pour deux : tous au garde-à-vous derrière le *« chef des armées »*, y compris le grand frisé aux yeux de hibou. L'unité nationale, le drapeau et la poignée de main de Bush, tout ça, c'est pour Chirac. Jospin, lui, il lui reste l'intendance : la chute du CAC 40, la hausse du pétrole et le ralentissement de la croissance. Bref, la pompe pour l'un, les emmerdes pour l'autre. Quant aux emmerdes de Chirac, finis, oubliés, amnistiés ! On ne va quand même pas ennuyer un gars avec une poignée de billets d'avion payés en liquide quand une escadrille de Boeing rase Manhattan. Ben Laden a dessaisi le juge Halphen. Et depuis une semaine, l'Élysée peine à masquer son bonheur. Tout juste si on n'y a pas débouché le champagne.

Jospin obligé de soutenir à fond son supérieur, Chirac qui quitte (un temps) ses bottes de conseiller général pour enfiler sa panoplie de grand de ce monde et poser avec tout le beau linge de la planète et une campagne présidentielle écourtée où l'on ne parle ni de reniements, ni d'affaires, ni de promesses oubliées : un vrai miracle. Les conseillers élyséens en rêvaient, Ben Laden l'a fait. **Mitterrand** n'a jamais été aussi populaire que pendant la guerre du Golfe, et on peut être sûr que Chirac n'a pas fini de faire dans la dramatisation et l'appel à l'Union sacrée pour faire oublier ses casseroles.

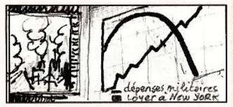
En fait, la justice n'a plus qu'un moyen de le coincer : exiger que le coût de son périple américain et de ses futures virées à l'étranger soit intégré dans son compte de campagne, puisque c'est le candidat qui va répandre sa compassion un peu partout. Pour respecter le plafond de dépenses autorisées, Chirac serait contraint d'assécher ses larmes. À moins que son directeur de campagne ne lui file un coup de main en liquide pour lui trouver des billets d'avion. Il paraît qu'il est milliardaire... **ALAIN ROYER**



BREF !

Défense

La courbe des dépenses militaires américaines : 5,5 % du PIB en 1966-1967 — sommet de la guerre du Vietnam —, 2,9 % du PIB en 2000. La dépense militaire augmente à nouveau à partir de 1982 (Reagan). 295 milliards de dollars en 2000. Bush demande une enveloppe militaire d'urgence de 20 milliards de dollars, le Congrès la double. 40 milliards. La fortune de la famille Ben Laden est estimée à 35. Les Ricains ont gagné.



Bourse

Le World Trade Center, 350 sociétés, 50 000 salariés, a disparu. La dernière fermeture de plus de deux jours de Wall Street remonte à 1945, pour fêter la victoire. L'industrie du luxe craint le *« syndrome guerre du Golfe »*, et le titre LVMH *« dégueule »* (jargon boursier), autant que le titre Axa (14 %). TF1 perd dans les 30 %. Incompréhensible. Avec un tel talent !

Bouseux

Le gouvernement américain a triplé les aides à l'agriculture depuis 1997. 30 milliards de dollars en l'an 2000 sous forme d'aides directes, d'après l'OMC. Le bouseux coûte autant que le GI.

Bouseux (suite)

Dans les aides, les plans subventionnés d'assurance des cultures pour réduire les incertitudes climatiques et les incertitudes liées aux marchés. Bref, l'impôt paye l'incertitude. L'État-providence. En 1998, les aides européennes atteignaient 111 milliards d'euros ; 112,3 en 2000. À l'échelle de l'OCDE, les aides sont autour de 354 milliards d'euros. Le fermier africain tient bon.

Un livre

L'État du Monde 2002, La Découverte, vient de sortir. À lire avant la Troisième Guerre mondiale.

GLOSSAIRE

« Guerre et terrorisme »

Les assureurs font la gueule. L'effondrement des tours est évalué entre 10 et 15 milliards de dollars. Les assureurs serrent les fesses. Actes de guerre ou actes terroristes ? La guerre n'est pas assurable, sauf dans le secteur des transports. Le terrorisme l'est, s'il est expressément prévu dans le contrat. Bien entendu, les Twin Towers, déjà victimes du terrorisme, étaient assurées. La guerre d'Algérie, qui n'était pas une guerre, a permis de couvrir tous les dommages. Les assureurs (qui se réassurent entre eux) ont fait savoir qu'ils ne pourraient couvrir tous les dommages et que le contribuable en serait de sa poche. En cas de sinistre, le meilleur des assureurs reste le citoyen. Mais Bush a tranché : l'action sur les Twin Towers est terroriste. Donc, le contribuable paiera. **O. B.**

MONDIALISATION

Vendez tout !

Avant de quitter le World Trade Center, ce type a eu la bonne idée de vendre ses actions et d'acheter des obligations et de l'or, valeurs refuges. Réflexe *selfishness*. Moi d'abord. Et Dieu pour tous. D'autres n'ont pas eu cette chance : sur mille employés, Cantor Fitzgerald, spécialisée dans les obligations (3 000 milliards de dollars en valeur totale), en a perdu sept cents. Mais les affaires sont les affaires : lundi, Wall Street a repris.

Les *hedge funds* (fonds spéculatifs) ne pouvant spéculer à Wall Street étaient partis en Europe. Ils jouaient tous à la baisse, vendant massivement à terme des actions qu'ils n'avaient pas, dans l'espoir de les acheter à prix bradés quelques jours plus tard.

Le massacre du World Trade Center frappe l'Amérique en pleine récession boursière, alors que la récession économique pointe son nez. Le chômage a crû de 1 % depuis le début de l'année, l'épargne augmente — ce qui est très mauvais signe chez les plus gros consommateurs de la planète —, la croissance elle-même est nulle, l'investissement industriel en baisse.

Le secteur des nouvelles technologies, moteur de la croissance (7 % de l'économie), est en déconfiture. Les Américains vivent à crédit pour leur consommation de services, de voitures et de logement. Leur crédit augmente de 8 % par an. Ils ont 450 milliards de dollars de déficit commercial. Tout ça est financé par l'Europe et le Japon. Les capitaux continueront-ils d'affluer, sachant qu'ils ont de moins en moins de contreparties d'actifs engendrant des revenus élevés à cause de la fonte de la Bourse ? Pire : le taux d'intérêt américain a encore baissé, autour de 3 % en ce moment : ce qui veut dire que le taux d'intérêt réel — le taux compte tenu de l'inflation — est nul. Quel intérêt, pour les capitaux étrangers, d'aller aux États-Unis ? En plus, le capital aime la « sécurité ». Celle-ci a pris un coup.

Les États-Unis pèsent 25 % du PIB mondial. C'est beaucoup. Pour éviter la récession, les banques centrales injectent des liquidités à grandes louches. La BCE injecte, le premier jour, plus de 50 milliards d'euros. En quatre jours, le FED a injecté plus de 200 milliards de dollars. Cette liquidité fait encore pression à la baisse sur le taux d'intérêt — le prix de l'argent.

Heureusement, les affaires continuent. La reconstruction du World Trade Center va doper l'économie. Le tourisme morbide va augmenter. Et les dépenses militaires seront là.

L'attentat du World Trade Center met fin à une période d'anarchie financière, qui avait un précédent, 1929-1940. Après la guerre, les États-Unis avaient décidé de tuer la spéculation et de financer l'Europe en faisant Bretton Woods et le plan Marshall.

Depuis Bush, les États-Unis s'isolent : ils ont dénoncé unilatéralement le traité ABM (contre les missiles antimissiles), le TICE (traité d'interdiction complète des essais nucléaires), le traité sur les armes légères (sous la pression de la National Rifle Association), le protocole sur les armes biologiques (car trop de « secrets industriels » américains sont menacés). Ils refusent la Cour pénale internationale, le protocole de Kyoto sur le réchauffement climatique (pression des pétroliers), les initiatives de l'OCDE sur les paradis fiscaux, le traité sur les mines antipersonnel (c'est l'armée américaine qui assure la sécurité de la Corée du Sud, basée en partie sur ce type d'armes).

Réflexe *selfishness*. Réflexe « les États-Unis sont une multinationale » qui ne voit que son intérêt. Après la poussière, il faut se frotter les yeux. Bretton Woods, c'est demain. **ONCLE BERNARD**

oncle.bernard@free.fr

LA VIE DES BÊTES 85

Oussama ben Laden, la machine à purifier

Ah, j'ai un nom de machine à laver et j'ai envie de tout nettoyer ! Je dirige le « Front international islamique pour la Guerre sainte contre les juifs, les croisés et les Américains », une nébuleuse de dix mille terroristes. J'aime la pureté. New York est sale, les poubelles débordent, le cosmopolitisme, les mœurs dissolues, la corruption, le métissage règnent. Je te foutrais tous ces gros au lait de chamelle et à l'eau, moi ! Et fini le sexe ! J'ai trois femmes et quatre enfants, mais je baise proprement. En attendant de tirer les soixante-douze vierges qui m'attendent au paradis, j'envoie des messages *via* les sites pornos.

J'ai quarante-quatre ans et je suis né à Djedda, en Arabie saoudite. J'étais le dix-septième enfant d'une fratrie de cinquante-trois. Mon père, multimilliardaire, avait onze femmes (maman est la onzième) et trois dizaines de concubines. Il était parti de rien : merci, le capitalisme ! J'aime le capitalisme. J'ai fait des études d'économie et de management. Je jongle avec les paradis fiscaux, mais j'ai aussi des filiales basées à Londres et en Suisse. Je trafique l'opium, la morphine base, je vends des armes, des machines-outils, des produits chimiques et même de la gomme arabique pour Coca-Cola !

La foi m'a submergé au moment de la puberté. En 1979, le Grand Satan Rouge a envahi l'Afghanistan.

J'ai recruté des volontaires pour lutter contre les cocos, et là, je voudrais dire un grand merci à la CIA. Les terroristes islamistes doivent beaucoup à la CIA. Les taliban ont été ouvertement arrosés et soutenus par elle. Pendant la guerre contre les Russes, j'ai redistribué la manne, appuyé par les services secrets pakistanais. Hekmatyar, le fondamentaliste, a été abreuvé de fric. Mollah Omar aussi. Quand, en 1994, Mollah Omar, le grand chef taleb, m'a accordé le droit d'asile, la CIA est tombée sur le cul, et Allah sait s'il est gros !

En 1993, j'ai fait mon premier gros attentat contre le World Trade Center. Six morts. Puis j'ai fait sauter quelques ambassades américaines, en 1995, 1996 et 1998. Pour les casernes de Dhahran, en 1998, j'ai aussitôt emporté le contrat pour les reconstruire : 150 millions de dollars. Marrant, non ? En 2000, j'ai fait l'attentat contre le croiseur *US-Cole*, mais ma grande fierté est d'avoir fait tuer Massoud. Le noble Massoud. Le lion. Les rats n'aiment pas les lions. Massoud ne supportait pas que j'aie appelé tout musulman à tuer des Américains.

La France est le « Petit Satan », le satanou, gazou-gazou. Rigolos ! Allez... Je vais faire péter un carmel, histoire de renouveler les stocks au paradis. **O. B.**

Les terroristes ont confondu Houellebecq et World Trade Center.

CAVANNA

Premier round : Goliath au tapis

Le fanatisme, la plus terrifiante, la plus destructrice, la plus imparable des formes d'agression, est basé sur la plus inconsistante des motivations : une illusion psychologique, une aberration consolationniste, un mensonge, un leurre, la foi.

Consolationnisme, la foi propose toujours un mirage qui nie l'insoutenable réalité de la mort et donne pour vraie une absurdité que tout dément mais que la conscience terrifiée accepte avec avidité : « Tu ne mourras point. » Ajoutons : « Tu ne mourras point si... » Ne reste plus qu'à préciser la condition de la survie : « Tu ne mourras point et tu vivras dans une félicité inimaginable si tu meurs volontairement pour ta foi », voilà la bombe humaine amorcée.

Les paris sont ouverts.

Le fanatisme présuppose la religion. Il en est l'expression suprême. Il est même le seul véritable état religieux. À partir du moment où l'on croit à un dieu, quel qu'il soit, qui garantit la vie éternelle à celui qui suit ses préceptes, à partir du moment où l'on est persuadé que notre courte vie terrestre n'est qu'un examen de passage d'où dépend ce que sera la vraie vie, la vie immortelle d'*après*, on ne peut que tout sacrifier à cet avenir, on ne peut être que bigot, bigot fanatique. Quiconque n'est pas fanatique n'est pas un vrai croyant. Qui ne ressent pas cela ne comprend rien à cette religion, quelle qu'elle soit, à laquelle il prétend adhérer.

Pas de fanatisme, donc, sans religion. Un kamikaze ne saurait être un athée. Et vice versa.

Le fanatisme suppose la foi, et aussi l'exaltation d'un tempérament excessif. Mais justement, la foi ne peut être que le fait d'exaltés. Ou alors ce n'est pas la foi, ainsi que je viens de le démontrer brillamment. Les chrétiens pépères, les musulmans bonasses, c'est-à-dire ceux qui s'accommodent de la vie sur terre, qui s'y creusent un nid en pensant, de temps à autre, sans trop d'angoisse, à leur avenir dans l'au-delà, sont peut-être croyants, mais ils n'ont pas la foi. Ils lanceront peut-être des bombes, ils ne s'en ceintureront pas la taille pour sauter avec.

Jusqu'ici, le terrorisme pouvait être considéré comme un semis de piqûres d'épingles, de coups de rage ponctuels d'ennemis impuissants se donnant le plaisir de petites revanches sanglantes qui n'influent pas vraiment sur la marche des événements. La « bombe atomique des pays pauvres », se plaisait-on à dire. Voilà qu'avec l'effroyable bilan du 11 septembre le terrorisme prend place parmi les armes de gros calibre.

Classiquement, et très schématiquement, la guerre, c'était : nous (les bons) sommes ici, en face il y a l'ennemi (les mauvais), on se cogne dessus mutuellement jusqu'à ce qu'un des deux tombe ou demande « Pouce ! ». Désormais, sur qui cogner ? Il est où ?

Comme il faut bien cogner sur quelqu'un ou, à défaut, sur quelque chose — le peuple américain humilié exige du sang —, Bush tapera sur l'Afghanistan. Les super-détectives qui se sont magistralement laissé berner ont magistralement désigné le coupable : c'est Ben Laden. Où est Ben Laden ? En Afghanistan. Peut-être. Peut-être pas. En tout cas, il est passé par là. Et justement, l'Afghanistan, c'est les taliban, des types tout à fait pas sympas. En avant ma force de frappe, feu à volonté sur l'Afghanistan, et pas chirurgicalement, s'il vous plaît. Rasez tout !

APRÈS LA DOCTRINE ZÉRO MORT

Bien sûr. Il ne peut pas faire autrement. Mettez-vous à sa place. L'emmerdant, c'est que l'Afghanistan a tout ce qu'il faut pour devenir un second Viêt Nam, en pire. Demandez plutôt aux Russes. Il est vrai qu'en ce temps-là les Russes recevaient sur la gueule des missiles américains. Il doit en rester. Sans compter les surplus russes. Enfin, bon, un autre Viêt Nam. Avec cette aggravation que, tandis que les G.I. ramperont dans la merde et se feront couper les couilles par les barbus aux yeux fous, la Maison-Blanche sautera dans leur dos, la statue de la Liberté piquera du nez dans l'Atlantique, Wall Street s'éparpillera dans l'azur et Disneyland, outrage suprême, mêlera les tripes de Mickey aux biftecks hachés de MacDo.

Ils l'ont fait, ils peuvent le refaire. Ils avaient préparé longuement, avec de gros moyens, le scénario des tours du World Trade Center et du Pentagone ? Qui nous dit qu'ils n'ont pas préparé aussi minutieusement les scénarios des futures actions-répliques ? Enfin, quoi, en lançant les Boeing sur les tours, ils devaient bien se douter qu'ils déclenchaient quelque chose. Ils s'y étaient préparés.

Quiconque prend le risque de déclencher une guerre ne le fait que parce qu'il est certain d'être vainqueur. Or, l'Histoire est formelle, il y a toujours un perdant. C'est donc que quelqu'un s'est trompé. Napoléon s'est trompé, Hitler s'est trompé, Hirohito s'est trompé. Pourtant, ils étaient sûrs de la victoire. Ils en sont d'ailleurs passés tout près. Mais, bon, ils ont perdu.

Nous venons d'assister au coup d'envoi d'une guerre. D'une très grosse guerre ? Peut-être. De la Troisième mondiale ? Ce n'est pas exclu. Celui (ceux) qui l'a (l'ont) déclenchée est (sont) sûr(s) de la gagner, comme toujours. Il semble bien que ce doive être une guerre d'un type nouveau, celle du terrorisme contre les gros escadrons. Puisque c'est le terrorisme qui a tiré le premier, nous devons en déduire qu'il estime avoir les moyens de la victoire finale. Ça donne à penser.

Verrons-nous donc le triomphe des forces du Mal ? Le Bien comprendra-t-il assez vite que l'art *(sic)* de la guerre a radicalement évolué ? Saura-t-il opposer à temps, aux kamikazes du Mal, des kamikazes du Bien ? Saura-t-il les former ? Et surtout les convaincre ?

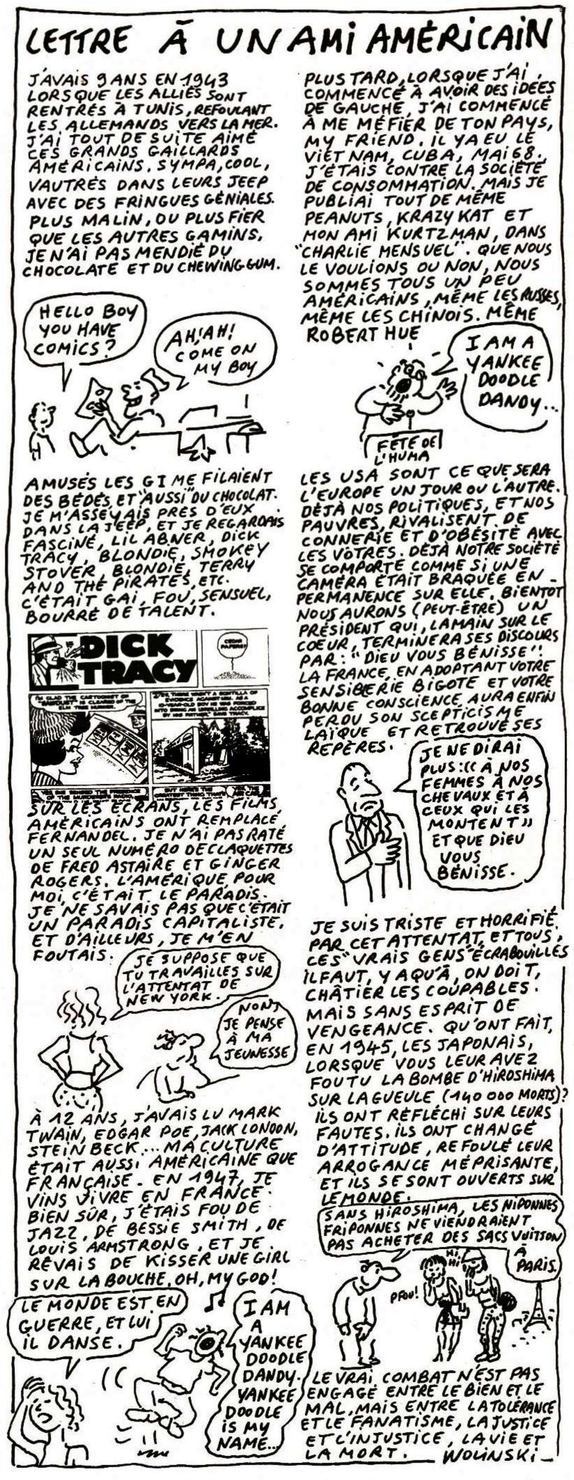
Ne devient pas kamikaze qui veut. Surtout kamikaze breveté pilote d'avion long-courrier. (À ce propos se pose une variante intéressante de l'incontournable problème de la poule et de l'œuf : a-t-on affaire à un kamikaze qui apprend à piloter ou bien à un pilote — citoyen privilégié à haut salaire — qui se fait kamikaze ? En tout cas, il nous faut bien constater que le niveau monte chez les kamikazes : du porteur d'une ceinture de bâtons de dynamite au conducteur de voiture piégée, puis au chef de bord de Boeing, quel parcours !).

Être kamikaze n'est pas tout. Il convient d'être un kamikaze efficace. C'est-à-dire d'avoir des cibles intéressantes à détruire. La force des kamikazes du Mal réside dans l'abondance, la richesse et la densité en viande humaine éparpillable des cibles potentielles qu'offre le monde du Bien. Un Boeing s'écrasant sur la principale mosquée de Kaboul, bourgade assez crasseuse, n'obtiendrait pas le même effet qu'en plongeant sur les orgueilleuses Twin de Manhattan.

Le monde du Mal est pauvre, voilà sa force. Le kamikaze du Bien mourrait glorieusement en aplatissant des baraques de carton. Vous voyez que, pour peu qu'on y réfléchisse, la guerre n'est pas mal engagée du tout pour les méchants.

De toute façon, la condition première et essentielle de la mentalité kamikaze, à savoir le fanatisme, posera, chez les soldats du Bien, quelques problèmes. L'idée de mourir pour Coca-Cola manque d'un petit je-ne-sais-quoi de vraiment motivant. Pour Wall Street, c'est déjà plus exaltant, si l'on a un portefeuille d'actions, mais les actions ne valent que si l'on est vivant pour en jouir... Mourir pour le petit Jésus ? Et pourquoi pas pour le Père Noël ? Vous voyez, il y a là une lacune. Mais je suis sûr qu'on y pense déjà, au Pentagone, et qu'on trouvera la solution.

Vous n'aurez pas été sans remarquer que je me suis soigneusement gardé, tout au long de cet article, d'avoir l'air de soutenir, si peu que ce soit (ou de ne pas condamner assez fort) les terroristes ou ceux qui se cachent derrière eux. J'attends de voir comment ça va tourner. ■



MÉDIAS

LA TENTATION DE L'UNION SACRÉE

Explosion de la vente des journaux, éditions spéciales en continu sur toutes les chaînes généralistes de télévision et de radio largement suivies : le drame qui s'est déroulé le 11 septembre aux États-Unis a revêtu pour les médias aussi un caractère historique. Il a également été l'occasion de vérifier une nouvelle fois la maladie dont ils souffrent : l'absence de pluralisme.

Entendons-nous bien. Ce qui s'est passé à New York et à Washington ce jour-là était si horriblement spectaculaire et inattendu que dans un premier temps l'émotion seule ne pouvait que l'emporter, cette émotion légitime étant en l'occurrence encore renforcée par le passage en boucle d'images stupéfiantes qui échappaient à l'analyse ou aux commentaires non factuels. Que, dans un premier temps, tous les médias confondus aient dit l'horreur et la condamnation que leur inspirait le spectacle qui se déroulait sous leurs yeux et les nôtres était inévitable.

Les choses ont commencé à se gâter au fil des heures, lorsque les journalistes estimèrent de leur devoir de tirer des leçons de ce drame. Il fallait bien de l'audace et des connaissances pour s'y essayer. Mais nos médias sont ainsi faits qu'ils se lancèrent dans cette dangereuse aventure, se nourrissant comme à l'ordinaire, au-delà des faits, de leurs propres commentaires et autres supputations. Ainsi vit-on, entendit-on, en attendant de le lire, une première affirmation : rien ne serait plus comme avant. Pronostic hasardeux si l'on se souvient que les mêmes médias nous avaient annoncé, au lendemain de la chute du mur de Berlin, ce qu'un « chercheur », un certain Fukuyama, avait appelé *« la fin de l'Histoire »*. Pour autant, laisser entendre que les événements du 11 septembre étaient de nature à bouleverser l'ordre des choses — pour autant que l'on puisse parler d'ordre — ne prêtait pas vraiment à conséquence à défaut d'être totalement convaincant. Bien sûr, ils ne s'arrêtèrent pas là. Les choses sont ainsi faites que les médias se sentent investis de la mission, non seulement de dire le vrai — ce qui n'est jamais simple —, mais aussi de s'essayer à commenter, à expliciter, voire à juger, dans les délais les plus courts possible. C'est en quelque sorte leur valeur ajoutée, en ces temps de transmission immédiate des images et du son. Ainsi s'enfla au fil des heures le concert médiatique nourri par des « experts » interchangeables, et d'où il ressortait, peu ou prou, que l'Occident connaissait le début de *« la Troisième Guerre mondiale »*, quand n'était pas évoqué un affrontement sans trêve ni merci entre le monde civilisé et un terrorisme aux fortes senteurs islamiques.

La presse écrite, battue dans la course de vitesse et censée dès lors disposer d'un certain recul, ne fut pas en reste. *« La nouvelle guerre »*, titrait ainsi sur toute la largeur de sa une *Le Figaro*, dans le même temps où *Le Monde* se « contentait » d'un « sobre » *« L'Amérique frappée, le monde saisi d'effroi »*. Les éditoriaux étaient le plus souvent de la même teneur, l'un, celui de Jean-Marie Colombani, claquant comme un appel à la mobilisation générale : *« Nous sommes tous américains »*, affirmait ainsi le directeur du *Monde* à la une de son journal. Formule bien tapée, comme on dit. Mais qui méritait réflexion. Que voulait dire Colombani ? Évoquait-il la compassion que les uns et les autres éprouvaient, comme on en éprouve « naturellement » pour tous les peuples victimes ? S'agissait-il de souligner que ce qui était arrivé aux États-Unis pouvait aussi nous arriver ? Voulait-il ainsi élargir le champ de la solidarité au modèle de société et à la politique américaine, « leader » du « monde libre » ? Vraie question qui se posait, d'autant que se dessinait à l'occasion de ce drame une ambiance d'Union sacrée contre la barbarie. Ainsi pouvait-on lire dans *Le Nouvel Observateur*, sous la plume de Jean Daniel : *« Les débats sur l'antiaméricanisme vont devenir frivoles, et une grande partie des manifestants contre la mondialisation vont être conduits à regretter les institutions internationales. »* Pour de l'amalgame, ça c'est de l'amalgame ! Ces appels à la mobilisation générale furent couronnés, si l'on peut dire, par George W. Bush lui-même annonçant *« un combat monumental du Bien contre le Mal »*. On y était ! En l'occurrence, le fils de l'homme qui, il y a dix ans, au lendemain de l'effondrement du communisme, avait pronostiqué l'avènement d'un nouvel ordre international foudroyé le 11 septembre était allé loin, trop loin. Dans un éditorial publié dans *Le Monde* du lendemain et intitulé *« Refuser le manichéisme »*, on pouvait lire : *« Non, la lutte nécessaire contre le terrorisme international n'est pas un combat monumental entre le Bien et le Mal. »* On respirait. Il était temps de réfléchir.

JACQUES PLANEY

WORLD CENTER : DU SYMBOLE À L'ICÔNE

CHRONIQUE D'UN SACRE TÉLÉVISUEL

Les États-Unis ont, jusqu'à la nausée, mis en scène l'hypothèse de leur disparition. Dans leurs fictions, les Américains n'ont jamais cessé d'être attaqués et de voir le chaos se répandre dans leurs rues. Que le « Grand Satan » prenne la forme d'un gorille géant s'agrippant au plus haut édifice de l'Empire ou celle d'une horde de Martiens n'hésitant pas à transformer New York en nouvelle Atlantide, sur tous les écrans du monde, les pires désastres avaient déjà eu lieu. L'image de Manhattan prise dans la fumée d'une attaque ? Vue et revue. Celle du World Trade Center qui explose et s'enfonce sous la terre ? C'est la dernière séquence de *Fight Club*. L'icône ultime de la grande catastrophe américaine ? Le dernier plan de *La Planète des singes* (première version), qui montre la statue de la Liberté, comme la dernière trace d'une ancienne civilisation, dévoiler ce qui lui reste de sa flamme à travers le sable qui la recouvre : image surprenante par laquelle un pays donne à son propre avenir la forme d'une ruine. Dans l'imaginaire des Américains, leur pays n'a jamais cessé de danser sur un volcan au bord de l'explosion. Le tout était de savoir quand elle aurait lieu, d'où elle partirait, et si celle-ci serait conforme à celle que le cinéma a continuellement mise en scène. La représentation mythique que les États-Unis se donnent d'eux-mêmes, la mission sacrée qu'ils s'attribuent, une conception de leur place dans le monde qui relève de la liturgie, tout cela programme l'apparition d'un « démon », pure incarnation du Mal — et peu importe, en somme, la forme que prend son visage, communiste hier, islamiste aujourd'hui —, qui vient mettre à l'épreuve la bravoure et la foi de ceux qui se sont promus *défenseurs-du-monde-libre-et-civilisé-contre-la-barbarie*. La catastrophe était dans l'air, il ne restait plus qu'à l'attendre. Et maintenant, après *Mars attacks*, c'est *Starship Troopers* qui commence.

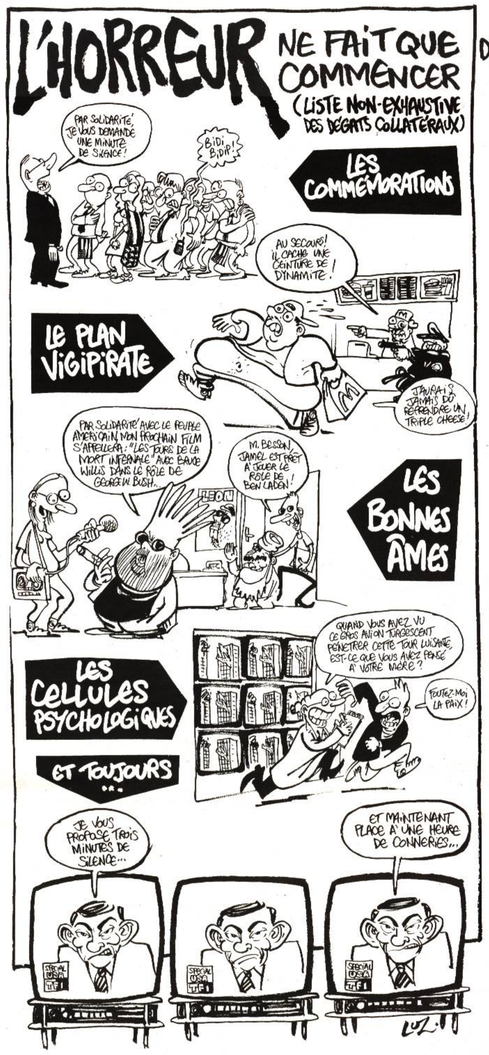
Mais ces fictions, dont on nous rabâche la force prophétique, ne sont que les productions terminales d'une civilisation fondée sur le spectre de l'Apocalypse et la visée du Jardin d'Éden. Le peuple américain s'est toujours pensé comme le peuple élu. La Loi divine constitue la seule parole qui vaille. *« God Bless America. »* La culture américaine est pétrie d'eschatologie et de millénarismes divers. Il suffit de relire les écrits fondateurs de la nation, de réécouter les discours présidentiels dans ses moments de crise, pour mesurer la permanence des motifs du chaos et de la reconstruction. Et puis il y a cette idée que la menace n'est plus, comme auparavant, extérieure. Depuis l'assassinat de Kennedy, l'Amérique sait que, désormais, elle peut enfanter le diable. On nous dit que les pilotes islamistes se sont entraînés sur le sol américain. Et les « démons » ne font que retourner contre elle-même la force produite par ce monde qu'ils veulent détruire. Pour l'Amérique, qui pense ses limites à l'échelle de la planète, l'Apocalypse n'est rien d'autre que ce contre quoi elle doit lutter en permanence, son contrechamp ontologique. Sa possibilité, son avènement même, est vitale à sa mythologie. C'est pour cela qu'en elle, réalité et fiction, loin de s'opposer ou de se devancer l'une l'autre, se confondent. C'est la grande différence avec l'Europe : la réalité américaine est indiscernable de la fiction qui la donne à voir. Les images fascinantes que vomissent en boucle les télévisions du monde entier le prouvent : au lendemain de la destruction, les Américains se voient vivre les débuts d'un nouveau cycle de la reconstruction symbolique de leur pays. L'Amérique n'est pas ce colosse aux pieds d'argile qu'on nous ressert sur toutes les ondes, mais ce phénix toujours prêt à renaître de ses cendres et qui trouve dans son anéantissement sa propre justification. Les risques qu'elle encourt sont toujours à la mesure de la dimension légendaire qu'elle s'octroie. D'où la spécificité de cette tragédie, sa singularité absolue.

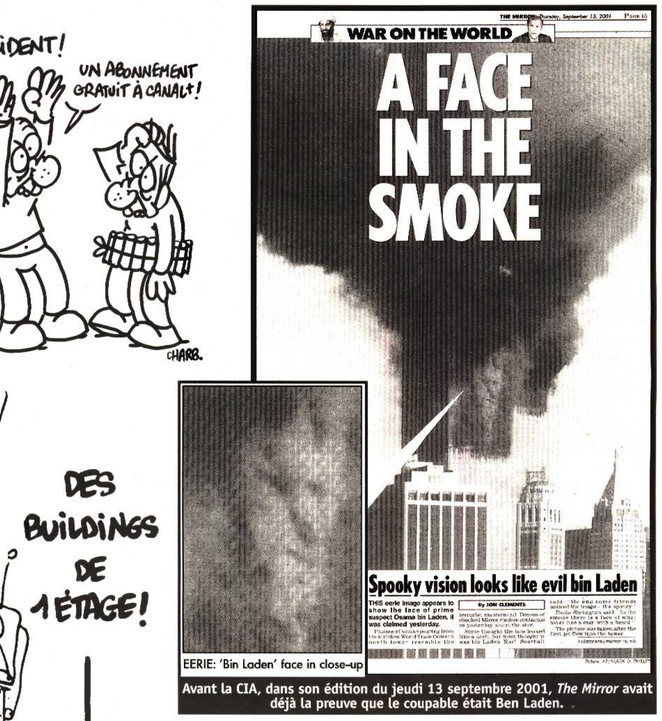
Comment faudra-t-il dès lors que la presse explique ici un tel événement et décrive l'image — de fiction hier et maintenant documentaire — de la grande catastrophe américaine ? L'essentiel est déjà joué. D'abord, toute une dimension de ce dont rendent compte les « informations », à la remorque de la mythologie, relève moins du commentaire géopolitique que du cérémonial. Les « actualités » avalisent la dimension sacrée que les Américains confèrent à cette image de l'Apocalypse et s'enivrent de flirter pour une fois avec « l'éternité ». Le pourquoi de l'événement ne relève plus tant de l'Histoire que de la métaphysique. Après, les américanophiles sont en deuil et produisent la litanie, obscène à force de sentimentalité, de ceux qui sont atteints dans leur âme par la blessure qui s'est ouverte là-bas ; et les américanophobes de tout poil se désolent évidemment du sacrifice des victimes innocentes, mais — rappelant qu'il y a tant d'autres catastrophes sur lesquelles il faudrait mettre l'accent — laissent entrapercevoir qu'il n'est peut-être pas si mal qu'une telle arrogance, qu'une telle puissance aveugle soit frappée en son cœur. Il faut toujours que l'on se choisisse son Grand Satan, son désastre fondateur et son indignation principale. Et puis il y a ceux qui veulent rester « objectifs ». Tous les arsenaux théoriques et idéologiques sont mis à contribution pour circonscrire l'événement à des figures identifiables. Causes, conséquences, anecdotes, témoignages, enquêtes, hypothèses multiples. On calcule. On compare. Tous les savoirs se mobilisent pour sérier l'événement, le décortiquer, l'expliquer. Main dans la main, la « masse » comme « l'élite » avancent à coups de certitudes et martèlent *ad nauseam* les mêmes clichés qui tentent de dire l'événement à chaud. Bien sûr, on peut être partagé par ces différentes tendances, mais les positions sont là. Chacun projette sur l'image, fascinante par ce qu'elle ne montre pas encore, ce qu'il sait déjà. Dans tous les cas, elle ne fait que confirmer la vision politique que chacun s'était déjà construite.

En fait, la vraie ligne de fracture se tiendrait entre ceux pour qui l'événement est sacré et ceux qui veulent le désacraliser. Mais que désacralise-t-on, si ce n'est le sacré ? Encagée à l'intérieur d'une lucarne ou dans des colonnes de journaux, l'image des Twin Towers, reproduite à l'infini, n'épuise pas le regard. Et c'est là que réside la puissance, encore muette, de l'événement. Qu'on le veuille ou non, à la seconde où apparaît la première image de l'avion percutant la tour nord du World Trade Center, elle n'est déjà plus une image : elle acquiert instantanément, dans la fulgurance *live* de son apparition télévisuelle, le statut d'icône.

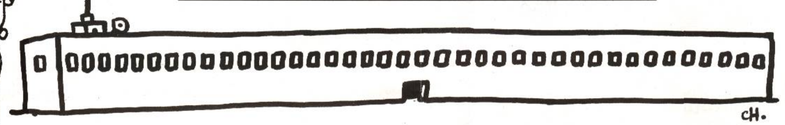
STÉPHANE BOU ET JEAN-BAPTISTE THORET

C'est pas les islamistes qui *ont* fait le coup, c'est les passagers déçus par les plateaux-repas d'American Airlines !

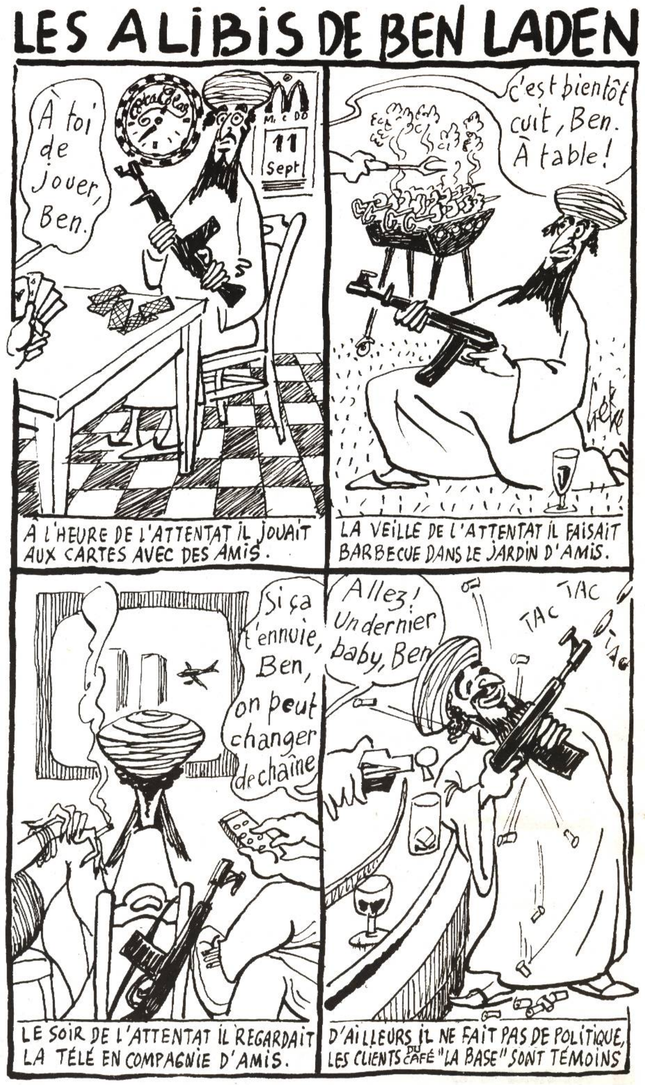




Avant la CIA, dans son édition du jeudi 13 septembre 2001, *The Mirror* avait déjà la preuve que le coupable était Ben Laden.



« PLUS RIEN NE SERA COMME AVANT... »



LCI, LA CHAÎNE DES DÉCIDEURS SOUS LES DÉCOMBRES

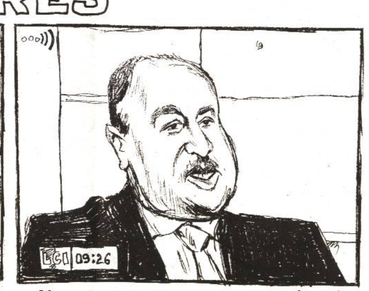
Mardi 11 septembre 2001, 16h03 sur LCI. La première tour vient de s'effondrer, le reporter sur place s'affole: «Tous les grands établissements financiers sont basés là. C'est la partie la plus sensible, la plus dense [...] avec le quartier des affaires!»

16h15: Des milliers de personnes viennent de mourir, d'autres, dans la deuxième tour encore debout, vivent leurs derniers instants. Jean-Pierre Gaillard en direct: «L'événement est sans précédent, on a plongé jusqu'à -6%, -7% à Francfort. Il y aura forcément des répresailles [...] qui pourraient entraîner des gros problèmes sur le pétrole. Indiscutablement, l'inquiétude est grande!»

20h57: Après tous ces morts, Alexandre Adler veut encore tuer: «J'espère que monsieur Tenet (directeur de la CIA) donnera sa démission dans la journée. Dans ma culture, on l'aurait plutôt fusillé!»

Vendredi 14 septembre 2001: Premières analyses: «Le pire n'est peut-être pas sûr [...] Un vent puissant de patriotisme se répand dans la société américaine. Woolmark [...] a vu s'envoler les ventes de drapeaux. Un strabisme newyorkais veut y croire: «Cette tragédie va accélérer notre reprise» [...] Deux millions de m² sont à reconstruire dans ce quartier financier meurtri.»

Samedi 15 septembre 2001: LCI s'émeut d'un pauvre patron en vie: «Je pense à mes 700 employés disparus [...]. Aujourd'hui, ma société doit prendre en charge 700 familles. 700 familles. Je ne peux pas le dire sans pleurer!»



15 septembre. Un conseiller en communication: «Pour José Bové, le combat contre Mc Dona là-bas doit prendre dorénavant des formes différentes car on découvre que l'Amérique c'est nous, que ces marques sont proches de nous et sont peut-être plus humaines, plus fragiles, comme l'est l'Amérique.»

15/09/2001: Olivier Jay, ultralibéral de service sur LCI: «Une chose est sûre, la globalisation économique ne doit plus être comme avant. [...] Ce n'est pas l'argent roi, ce n'est pas l'argent fou qui peut tenir lieu d'étalon de la morale universelle. [...] Le sacrifice de la Babel moderne peut au moins aider à réinventer une langue commune, une langue universelle et, si nous y arrivons, alors oui, un monde nouveau pourra renaître!» Amen! -RSS-

Chez nous : trois minutes de silence. Chez les femmes afghanes : silence à perpétuité.

ORDRE MONDIAL

L'UNION SACRÉE ET LES ARRIÈRE-PENSÉES

On ne sait pas si on aura droit à la Troisième Guerre mondiale, mais une chose est sure : les attentats à New York et Washington vont modifier sensiblement les rapports et les équilibres internationaux. Le tout est de savoir à quoi va ressembler le nouveau nouvel ordre mondial.

Pendant que George Bush J' sèche ses larmes et, tel saint Michel s'apprêtant à terrasser le dragon, jure de mener le monde à la victoire du Bien contre le Mal, une délégation de hauts responsables américains, conduite par le secrétaire d'État adjoint Richard Armitage, se trouve cette semaine à Moscou, pour discuter de *« la politique vis-à-vis de l'Afghanistan »*. Concrètement, les Américains demandent donc aux Russes de leur donner un coup de main pour foutre une raclée médiatique aux taliban. La situation est non seulement cocasse — rappelons qu'il y a une vingtaine d'années, les Américains engraissaient les taliban pour virer les Russes d'Afghanistan —, elle est en outre significative. La toute-puissance américaine a subitement pris un coup de vieux. Les États-Unis vont être amenés à revoir leurs alliances, leur stratégie de politique étrangère et aussi, sans doute, leur vision unilatérale du monde. Bush serait bien tenté de brandir la bannière étoilée et d'envoyer ses GI raser l'Afghanistan, comme un vrai poor lonesome cow-boy... Mais son administration lui conseillera autant que possible — la rencontre de cette semaine à Moscou le prouve — de s'assurer sinon du soutien, du moins de l'indifférence des « grands acteurs » de la région. Et ça se bouscule au portillon pour profiter de l'aubaine.

Derrière le masque de « l'Union sacrée » et de la compassion envers les victimes des attentats du 11 septembre, un bon paquet de pays se frottent les mains. À commencer par la Russie et la Chine, suivies de près par l'Iran et, dans une certaine mesure, par l'Union européenne, qui pourrait bénéficier, à condition que ses membres adoptent enfin une politique étrangère commune et cohérente, de ce « rééquilibrage » des rapports de force. Ce n'est certainement pas sans arrière-pensée si tous ces pays se sont précipités pour assurer aux Américains, qui une collaboration effective en cas d'offensive militaire, qui un appui sans faille dans la lutte contre le terrorisme international. Pour certains, il s'agit de souligner en rouge que, pour la première fois, ce sont les États-Unis qui ont besoin du monde, et non plus l'inverse, pour d'autres, de bousculer des données géopolitiques.

« Dans cette affaire, la politique ne disparaît pas, bien au contraire, souligne François Heisbourg, directeur de la Fondation pour la recherche stratégique à Genève. *Si la Russie joue à fond avec l'OTAN, ce n'est pas uniquement pour lutter contre le terrorisme wahabite. La Chine, elle, voit ici l'occasion de reprendre la main dans la région et de marginaliser l'Inde, qui recherchait justement une alliance avec les États-Unis contre les Chinois. Et l'Iran a un vieux compte à régler avec les taliban et est ravi que les Américains fassent le travail »* ... Quant aux pays arabes, qui eux aussi mettent un bémol à leur anti-américanisme viscéral et affirment choisir le camp antiterroriste, ils espèrent évidemment monnayer leur collaboration contre une intervention des États-Unis dans la crise israélo-palestinienne. Autrement dit, la coalition qui s'annonce, au nom de la lutte mondiale contre le terrorisme, pourrait bien être l'une des plus large jamais formée, mais aussi l'une des plus interressées.

Dans ce contexte de « redistribution » des cartes, avec ce que cela implique de laissés-pour-compte et d'oubliés, les ONG et les acteurs du mouvement anti-mondialisation ont intérêt à ne pas se laisser oublier. Comme l'explique Dominique David, responsable des études de sécurité à l'Institut français des relations internationales (IFRI), *« l'attentat a montré que les sociétés modernes sont extrêmement vulnérables, et que leur vulnérabilité augmente plus vite que les moyens technologiques destinés à lutter contre le terrorisme »*. Le problème ne se résoudra donc pas avec un tapis de bombes. Il devient urgent de se pencher sur les problèmes sociaux, économiques et politiques qui servent souvent d'alibi aux dingues fanatiques qui organisent et perpétuent les attentats. Les ONG et les mouvements comme ATTAC devraient en profiter pour rappeler qu'eux aussi, en militant pour une autre vision du monde, luttent contre le terrorisme.

GÉRARD BIARD

BRÈVES

Opportunisme (1)

Avec la délicatesse qui le caractérise, Ariel Sharon a profité que tous les regards étaient tournés vers New York pour taper comme un sourd sur les Palestiniens. La poussière de la chute des Twin Towers n'était pas encore retombée qu'il envoyait troupes, chars, avions et navires de combat faire une dizaine de cartons sur la bande de Gaza et sur Ramallah, ainsi que quelques raids à l'intérieur de Jéricho et de Jenine. C'est tout juste s'il s'est arrêté de cogner pour respecter la minute de silence.

Opportunisme (2)

Le ministre australien de la Défense, Peter Reith, a invoqué les attentats aux États-Unis pour justifier l'intransigeance australienne à l'égard des 430 réfugiés du *Tampa* — pour la plupart afghans — à qui Canberra refuse le droit d'asile. On peut craindre qu'il ne soit que le premier d'une longue liste d'hommes politiques à confondre dorénavant carte de séjour et brevet de pilote.

Sodome et Gomorrhe

Le *Herald Tribune* du 15 septembre raconte que les télé-évangélistes Jerry Falwell et Pat Robertson — les deux plus influentes voix de la droite religieuse — ont dit que le mouvement libéral des libertés civiles, les féministes, les homosexuels, les défenseurs du droit à l'avortement, sont partiellement responsables de l'attaque terroriste parce que leur activisme a fait se retourner la colère de Dieu contre l'Amérique : *« Dieu a donné l'autorisation aux ennemis de l'Amérique de nous châtier comme nous le méritons. »* Après avoir pris à parti le gouvernement fédéral qui *« a chassé Dieu de l'espace public »*, Jerry Falwell a ajouté : *« Les pro-avortements doivent porter le fardeau de cette épreuve : on ne se moque pas impunément de Dieu. Lorsqu'on abat 40 millions de bébés innocents, on rend Dieu fou de colère. »* En somme, ils sont d'accord avec Ben Laden.

Frappe chirurgicale

Dans une interview au quotidien italien *La Stampa*, Henry Kissinger, l'ancien secrétaire d'État de Nixon et le promoteur de Pinochet au Chili, se prononce pour une frappe atomique sur l'Afghanistan : *« La riposte du gouvernement américain doit s'achever de la même manière que s'est achevée l'attaque de Pearl Harbor. »* Personne ne lui a dit que Kaboul ressemblait déjà à Hiroshima?

LA BIBLIOTHÈQUE DE POLAC

Baguette magique ?

C'est un rêve récurrent, au petit matin : par la fenêtre, je vois une immense vague qui se creuse et va passer par-dessus nous et engloutir la ville : freudien ou simple envie de pisser ? Cette vague — de 500 mètres — s'appelle un méga-tsunami, et l'écroulement d'un volcan des Canaries — prévu, mais dans un mois, dans un an ou dans mille ans — provoquera une onde de choc qui dévastera la côte de Miami à New York. C'était le 9 sur Arte, mais très mal mis en images. Le 11, le cataclysme eut lieu à 400 mètres de haut, et les tours de Babel s'écrasèrent non par un caprice de la nature ou une punition divine, mais un châtiment trop humain, trop inhumain. Châtiment, mais de quoi au juste ? De la création d'Israël ? De l'idolâtrie du Veau d'or, les Blancs, ces Infidèles vautrés dans le stupre ? Ces matérialistes destructeurs de toutes les valeurs, la Raison ennemie de la foi ? Et notre diabolique, avide, curiosité, fruit du désir, cette essence de la vie. Il fallait châtrer le pénis de Manhattan (en faire une Womanhattan). À sa manière, Houellebecq est prémonitoire avec ce Club Méditerranée du sexe que font sauter les islamistes.

La vue du feu attise le désir des pyromanes : les foyers vont se multiplier, sans même un chef d'orchestre clandestin : « faut que ça saute » est inscrit dans notre cerveau, après tout, nous sommes nés du big bang ; la version soft, jeune, c'est « on s'éclate ».

Le 4 octobre sort un livre important : *Le Monde gris*, de **Galsan Tschinag,** chez Métaillé, qui a fait connaître ce Mongol avec ce petit chef-d'œuvre, *Ciel bleu, une enfance dans le Haut Altaï* (en poche en 1999). *Le Monde gris* est moins séduisant mais beaucoup plus complexe, car il mêle l'étrangeté de la magie ancestrale à la fascination pour un monde moderne de progrès et de raison. L'enfant est arraché à la vie nomade et envoyé dans un collège-caserne dont son frère — qui a foi dans l'avenir radieux — est directeur. Nous sommes sous Staline et on n'y va pas de main morte pour arracher les superstitions et imposer la Raison (une raison). Nous devons subir aujourd'hui le choc en retour : l'ordre marxiste-léniniste comme la logique économique capitaliste ont sous-estimé le pouvoir de l'imaginaire religieux. Dans un monde déshumanisé, le jeune Mongol se raccroche à l'enchantement chamanique.

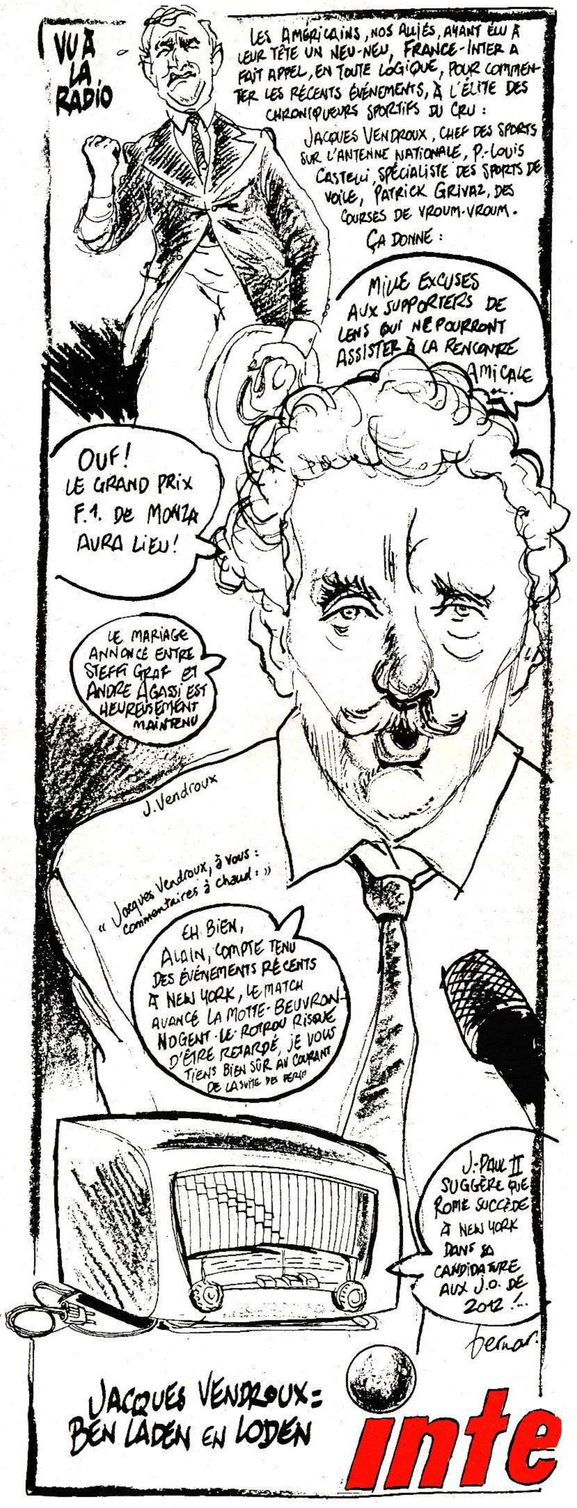
Dans les années 1960, je découvrais les limites de la Raison (*« faible lueur dans la nuit de l'univers irrationnel »*) et j'applaudissais aux récits des déçus de la civilisation occidentale cartésienne : dans *Soleil hopi* (Terre humaine), Don Talayesva allait vivre à New York tenter d'adopter l'*american way of life*, mais il retournait, non pas rejeté mais dégoûté, vivre en Hopi sur la terre de ses ancêtres. Dans *Yanoama* (même collection), une Brésilienne enlevée enfant par cette tribu particulièrement cruelle va retrouver, adulte, la « liberté » et elle sera arrêtement déçue par ce monde moderne où elle découvrira la solitude et la misère.

Galsan Tschinag est un homme complexe qui ne choisit pas un monde contre un autre : il vit aujourd'hui six mois parmi les siens (il ne reste que six mille Touvas) comme chaman, et six mois dans la capitale comme écrivain (c'est un peu la même chose). Enfant, il perd la ronde et maternelle ambiance de la yourte (la tente) et hait le monde cubique où on l'oblige à vivre. Il continue de converser en secret avec les « esprits », mais il ne peut s'empêcher d'admirer la première radio, le premier camion et tout ce qu'il découvre en apprenant à lire et à écrire : il sera premier de la classe et sera boursier en Allemagne de l'Est. Mais on comprend que la raison soviétique, ce *monde gris*, ne puisse le séduire : on ne peut fléchir les stupides fonctionnaires du Parti, alors que, si on les implore, les esprits semblent compatissants. Le chamanisme n'impose aucun dogme contraignant. Ce n'est pas la même histoire en Afghanistan après la chute du communisme : pour les fanatiques, tout progrès est une ruse du diable, même l'art, même la musique. Face à la religion qui convertit en masse, la raison est longue à convaincre. Alors il est plus simple de prêcher à son tour, et allons-y pour le Bien et le Mal et Dieu avec nous.

L'Occident n'est pas un « monde gris », bien au contraire, c'est un monde quasi psychédélique fluo dont l'hystérie croissante réveille les démons : d'où les sectes et les sorciers en tout genre. Parti comme c'est parti, la Terre ne sera bientôt plus qu'un asile où quelques milliards de fous déchaînés s'entretueront jusqu'à l'extinction finale par pollution.

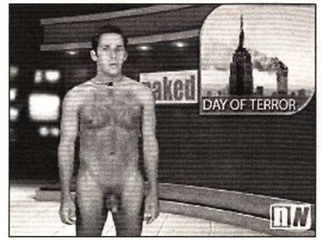
MICHEL POLAC

P.-S. La liberté de l'information a un prix : on dévoile le monde tel qu'il est, et il est pas beau. Alors on n'a pas envie de le défendre. Et pourtant... hein ?



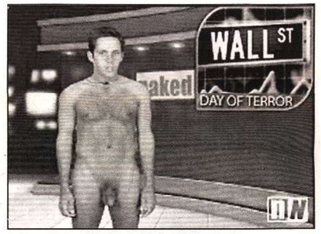
JOUR DE TERREUR À POIL

Le 12 septembre, sur Internet, la chaîne canadienne « Naked News » (authentique : un journal présenté à poil) informait heure par heure ses usagers des événements dramatiques qui secouaient l'Amérique.
(http : // www.nakednews.com)

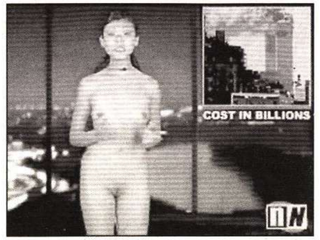


Des avions pilotés par des terroristes se sont écrasés sur le World Trade Center.

Un troisième avion s'est écrasé sur le Pentagone.



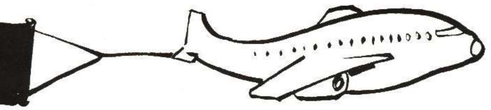
Wall Street, en baisse, a fermé. Les Bourses mondiales s'effondrent.



Les premiers bilans chiffrés des coûts de la catastrophe se montent en milliards de dollars.

George Bush lance la croisade «du Bien contre le Mal». La Troisième Guerre mondiale est peut-être pour demain. GOD BLESS AMERICA!!

La journée sans voitures du 22 septembre sera remplacée par la journée sans avions.



BOUQUINS

Autodéfense intellectuelle

Jamais il ne faut se méfier autant des journaux que lorsqu'ils sont à l'unisson. Toute la presse aux ordres fait sa une sur le thème « c'est la guerre, contre le terrorisme ». Nous sommes sommés jusqu'à l'écœurement de compatir à l'égard des Américains et de soupçonner l'islam intégriste. Comment comprendre le comportement de nos journaux ? Comment savoir si les États agissent selon les mobiles auxquels ils prétendent obéir ? À quel degré de sophistication en sommes-nous arrivés dans la fabrication du consentement ? Pas question de fournir ici une interprétation des événements récents, ni même une opinion. Plus important : fournir des clés d'une autodéfense intellectuelle grâce à deux livres salutaires.

En sciences, l'exercice du rationalisme critique est chez lui. Il est très dur à appliquer en politique, parce que s'affranchir de l'idéologie, surtout celle dans laquelle on baigne, pour analyser rationnellement les discours et les actes des gouvernements et des journaux, est une chose très difficile. Pourtant, il est un Américain passé maître dans cet art. Un géant politique méconnu en France, Noam Chomsky, se livre depuis plusieurs décennies à une critique sociale radicale et rationnelle aux États-Unis. Sa méthode ? L'anatomie comparée ! En comparant les événements entre eux, leur contexte politique et géopolitique, les raisons invoquées par les États et leurs traitements médiatiques, on découvre alors les fausses évidences, les indignations sélectives, l'hypocrisie, les mensonges, les manipulations et l'horreur à un degré que vous n'imaginez même pas. Contrairement à ce qu'affirment les États-Unis, leurs incessantes interventions à l'étranger se soldent toujours par une annihilation des espoirs démocratiques locaux, d'une détérioration drastique du respect des droits de l'Homme et des conditions de vie de la population au profit des intérêts économiques américains. Il est urgent de lire *De la guerre comme politique étrangère des États-Unis* (Agone, 2001, préface de Jean Bricmont) pour comprendre ce que va faire l'État américain. Pas de romantisme de gauche chez Chomsky, mais un effort sans pareil de rationalité libre là où elle est la plus rare.

Chomsky occupe également une place de choix dans la dénonciation d'une presse servile et d'intellectuels disciplinés au service des puissants, c'est-à-dire au service des détenteurs du pouvoir économique. Les critiques similaires en France comme celles entreprises par Pierre Carles, Serge Halimi ou même *Charlie Hebdo*, curieusement, font très peu état du travail monumental de Chomsky. Mais un livre récent nous fait remonter plus loin dans le temps. Dans *Schmock ou le triomphe du journalisme* (Seuil, coll. Liber, 2001), Jacques Bouveresse nous fait réfléchir sur la sacro-sainte « liberté de la presse » en faisant renaître à notre mémoire le Viennois Karl Kraus, satiriste féroce. On réalise qu'une critique radicale de la presse libérale comme facteur d'abrutissement des masses date au moins d'un siècle. Vigoureux et savoureux.

GUILLAUME LECOINTRE

Pour le journalisme indépendant, lisez ZNet : http ://www.zmag.org

Polaroid

Pistache

Il ouvre le bec à deux pistaches, mange les amandes vertes et, avec les quatre demi-coquilles, se déguise. Il rétrécit un œil et pose une coquille dessus, même chose avec l'autre œil, puis se rapetisse le nez et ajuste une coquille sur l'appendice miniaturisé. Pour finir, il fait la bouche en cul-de-poule, la rétracte au maximum et la coiffe avec la dernière coquille.

Quatre demi-coquilles le rendent aussi méconnaissable qu'un masque qui lui couvrirait toute la figure. Cette dernière, sans autre aspérité que les cupules couleur sable, elles-mêmes à peine plus foncées que sa peau, ne présente plus aucun signe particulier.

Ni homme invisible, ni homme sans tête, plutôt homme sans visage, il dévie les regards et n'impressionne pas les mémoires. Anonyme au plus haut degré, il peut, sans fuir, échapper à toutes sortes de poursuivants, de l'argousin des renseignements généraux au représentant en pierres tombales. Ses familiers, venus le chercher au café, repartent bredouilles après avoir dévisagé les consommateurs de la terrasse, les alignés du comptoir, les agités de la machine à sous et s'être demandé qui était celui-là dont la tête ne leur était ni connue ni inconnue.

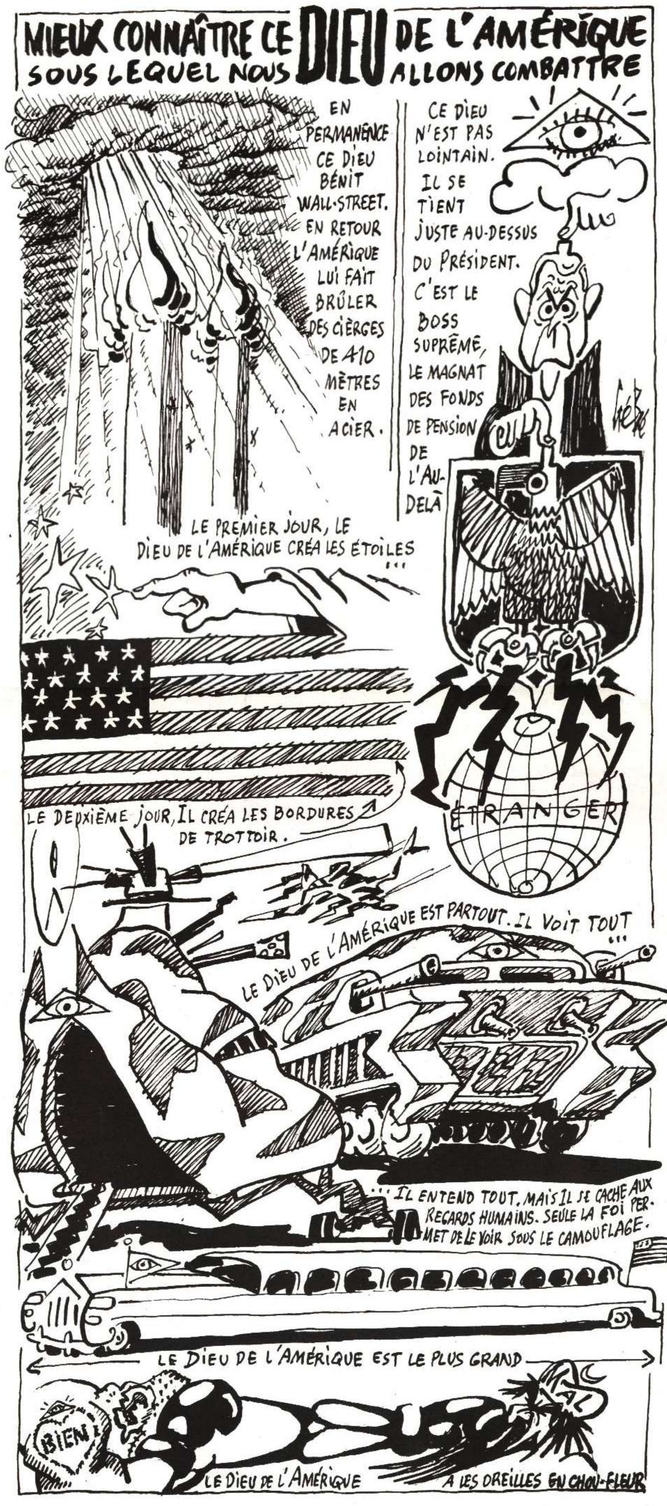
Seules les bohémiennes, qui s'introduisent dans le secret de la personnalité par les lignes de la main, pourraient passer derrière les coquilles de pistache pour aller sonder son moi petit bain, son moi grand bain et son moi profond sous le plongeoir. Par contre, les caméras de surveillance, établies en tous lieux, n'enregistrent de lui qu'une silhouette standard composée de Nike pilons, de pantalons traversins, d'un anorak sac et d'une casquette à bec verseur coiffant une tête bac à sable zen, ratissée fin et piquée de quatre petits cailloux.

Pour ce clone de clone, le braquage des agences bancaires ne présente pas plus de risques que le passage dans un lavomatic. Personne ne le voit entrer, personne ne le voit sortir, c'est tout juste si le caissier se souvient lui avoir remis tout l'argent. La Congrégation de l'Ordre qui l'emploie, dans le but de créer du désordre, afin d'alimenter et accroître le sentiment d'insécurité qui ramène à l'ordre, tout en appréciant sa manière non violente, déplore le peu d'inquiétude générée par ses hold-up tranquilles.

« Tout se passe, disent-ils, comme si des avions détournés passaient sans danger à travers des tours ! Qui s'en soucierait ? Le monde libre marchand n'éprouverait nullement le besoin de faire bloc autour de la nation blessée dans le symbole de sa puissance financière. Et le monde spéculant, agiotant, s'agitant, cumulant, nanti, n'aurait aucune raison de se ranger sous la bannière du Bien. Ces avions s'enfonceraient dans les parois de verre, d'acier et de beurre, faisant voler des papiers au passage, puis ressortiraient de l'autre côté sans laisser de cicatrices. Beau comme une pub. Mais alors tout continuerait toujours plus d'être comme avant ! Les hordes montantes de la contestation, metteuses en garde contre l'abus de la richesse qui nuit gravement à la santé de l'espèce, continueraient de monter inexorablement jusqu'à encercler les tours jumelles et, peu à peu, inonder les étages et ramollir les fondations. Mieux vaut mille fois que ces tours explosent ! Leur effondrement provoquera un sursaut salutaire, avec mobilisation du Monde Libre contre l'Autre, réplique impitoyable du Fort contre le Faible et croisade du Dow Jones contre le Mal. »

Tout cela pour dire que le criminel aux pistaches qui traverse les banques sans faire gicler le sang ne remplit pas sa mission. Viré ! Direction poubelle et décharge. Qu'il aille grossir le tas grouillant des sans valeur marchande, des sans rien, des gueux. Quand ils se feront trop insupportables, les nations libres les extermineront.

GÉBÉ



CHARB N'AIME PAS LES GENS

Bové must die !

Taliban du Larzac.

Ça a commencé le jour même des attentats sur France-Inter, ça a continué le lendemain, ça continuera. D'éminents imbéciles invités à réagir à chaud sur les attentats, mais qui mâchonnaient depuis longtemps leur discours, ont fait une analyse très fine de la situation.

Évidemment, les responsables des massacres perpétrés à New York et à Washington sont des terroristes, des extrémistes, des fous qui ont agi par haine des États-Unis. Leur antiaméricanisme forcené est à rapprocher de l'antiaméricanisme des « *pacifistes* » antimondialisation qui ont défilé à Seattle et à Gênes.

« Allah Akbar ! » font les brebis de José Bové.

Ceux-là doivent s'en rendre compte, ils font le jeu des poseurs de bombes, ils sont manipulés par eux. Je n'ai malheureusement pas eu le réflexe de noter le nom de ces intervenants, mais le chroniqueur extrêmement de droite Max Clos reprend à son compte ces positions dans *Le Figaro* du 14 septembre. « *En France, José Bové fait arracher les cultures censées être OGM par ses partisans, sous l'œil bienveillant des gendarmes, il "démonte" les McDo, sous prétexte de combattre la mondialisation. Ce n'est pas la même échelle que les attentats de New York, certes, mais cela procède du même esprit.* » Déjà, la veille, interrogé à la radio, José Bové s'est senti obligé d'en faire des tonnes dans le registre sirupeux. Ce n'était pas un dirigeant syndical qui s'exprimait, c'était un suspect accusé de meurtre contre la nation américaine. Il a lourdement assuré qu'il aimait le peuple américain, qu'il avait plein d'amis américains, il a confié qu'il a longtemps vécu aux États-Unis, que l'américain est sa seconde langue, etc.

L'assimilation des antimondialistes aux taliban nous paraît grotesque. Cependant, c'est bien ce type d'argument que tentent et vont tenter de développer les tenants du néolibéralisme. Ils n'ont aucun complexe, et, à force de rabâchage, ce qui nous apparaît comme une blague tout juste digne des « Grosses Têtes » peut devenir une opinion très partagée et tout à fait respectable. Bush, le chef des armées d'Occident, a déclaré qu'on était en guerre. Quel meilleur moment qu'une guerre pour éliminer tous ceux qui dérangent le nouvel ordre mondial ? Finie la réflexion, finie la complexité. Il ne doit y avoir que deux camps. Et « si tu n'es pas avec moi, tu es contre moi », si tu n'es pas pour le « Bien », tu es pour le « Mal ». Ce manichéisme religieux doit étouffer tout débat. Et on comprend l'acharnement des défenseurs de la « nouvelle économie », on comprend leur mauvaise foi, leur agacement, leur violence.

C'est que les gens tels que José Bové sont plus dangereux que les taliban. Les terroristes utilisent des moyens militaires pour venir à bout d'un « Grand Satan ». Ils parlent le même langage que le Grand Satan qu'ils dénoncent. Ils sont eux-mêmes les Satan des États-Unis. Il est facile de répondre par la poudre à celui qui brandit un flingue. Mais comment répondre à des pacifistes qui discutent, contestent, réfléchissent ? Se battre sur leur terrain est risqué, la victoire n'est pas assurée. Si seulement les péquenots de la Confédération paysanne pouvaient détourner le Concorde à coups de cutter et le faire s'écraser sur le siège social de Monsanto ! Ça légitimerait l'éradication de ces empêcheurs de profiter en rond. Au lieu de ça, ils rabiotent des champs de maïs à coups de serpette... Désarmant. Alors on essaie de convaincre l'opinion que, comme le cannabis mènerait irrémédiablement aux drogues dures, l'antimondialisation mène à Ben Laden. Et si jamais José Bové refuse d'applaudir à la vitrification de tel pays ennemi de l'Occident ? Alors, bingo, on aura la preuve supplémentaire qu'il est dans le camp des obscurantistes.

CHARB

Ben Laden est innocent !

C'est SIEMENS qui a fait le coup !

À BAS LA PUB !

Pub envoyée par e-mail par un lecteur

BREF !

Paris-Pontoise

Sur France-Inter, un touriste nordique, interrogé lors d'un micro-trottoir sur les attentats aux États-Unis, confie qu'il a été choqué : « *Comme lorsque j'ai appris la mort de Lady Diana.* »

Comptabilité

Jeudi 13 septembre, sur France-Inter, un journaliste n'a cessé de rabâcher, comme s'il s'agissait d'un scoop, « *le nombre de morts à New York pourrait être intolérable* ». L'imbécile a oublié de préciser à partir de combien de morts cela devenait « *intolérable* ».

Bayrou

Les événements dramatiques de New York ont des répercussions graves jusque chez nous. Ainsi, pour ne pas « *gêner l'action de la France à l'extérieur* », François Bayrou, qui a arrêté son bus de campagne, ne s'exprimera pas pendant huit jours. C'est toujours ça de gagné, mais on s'interroge encore sur l'influence que pourraient avoir les discours de Bayrou sur la marche du monde...

Sharon

Sharon a qualifié Arafat de Ben Laden. Ouf ! Il était temps qu'il arrive, celui-là, l'insulte « Hitler » commençait à dater.

On s'en fout

En raison des attentats aux États-Unis, Chevènement réclame le report du passage à l'euro.

CHARB

LES PUCES

Manhattan : sauvez Mimi !

Isolés dans Manhattan, déclarée zone interdite, chiens, chats, tortues, hamsters ou oiseaux risquent de mourir de faim et de soif. Les officiers de l'ASPCA (société américaine pour la prévention contre la cruauté envers les animaux), investis des pouvoirs de police et armés (c'est beau, l'Amérique !), accompagnent les propriétaires chez eux. La plupart des animaux, déshydratés et stressés, reçoivent des calmants. Parfois, on entend un chien aboyer dans un appartement vide, dont le maître est probablement mort. À l'heure où nous mettons sous presse, Stanley et sa femme, qui habitent dans Battery Park, la zone la plus dangereuse, où seule la police municipale a accès, n'ont toujours pas eu le droit d'aller chercher Mimi, leur chatte bien-aimée... (D'après AFP.)

SPA, 01 43 80 99 22

— **GILDA**, environ 10 ans, croisée berger, beige, trouvée sur la voie publique durant l'été. Opérée d'une tumeur mammaire, Gilda a fait un séjour à l'infirmerie, dont elle est devenue la mascotte. Son excessive gentillesse, sa docilité, sa patience ont ému tout le personnel. Guérie, elle est maintenant adoptable. Elle vous attend.

— **LUCKY**, 6 ans, boxer, bringé, gueule blanche, oreilles non coupées. Adopté à Gennevilliers, ramené en janvier dernier pour cause de départ à l'étranger. Facile de caractère, Lucky est également bon gardien. Il n'aime pas les grands chiens, ni les chats.

SPA, 39, bd Berthier, 75017 Paris.

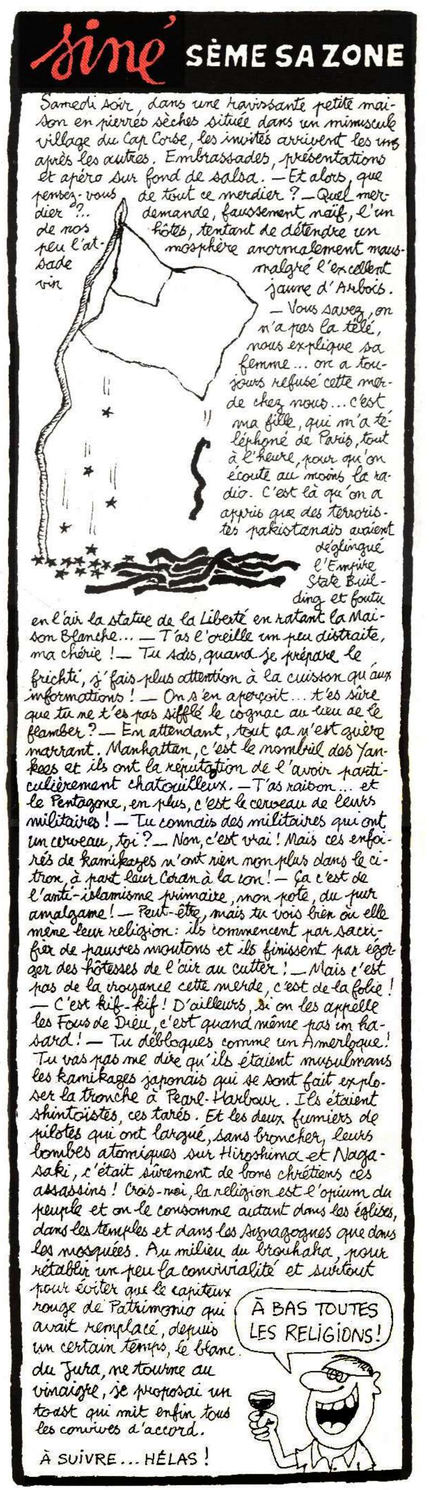
Beauregard, 03 86 61 30 60

— Assis, couché, je reviens, pas bouger, garde, rapporte... **GUNO** a 10 ans, c'est un malinois fauve charbonné, très affectueux, qui a fait carrière dans l'armée. Abandonné parce qu'il ne sert plus à rien, son seul avenir, c'est le box. (Important : pas de chats.)

Route de Bourgogne, 58000 Saint-Éloi.

LUCE LAPIN

siné SÈME SA ZONE



Maître Collard et maître Vergès se battent déjà pour savoir lequel des deux défendra Ben Laden.

À sept heures d'avion de Paris

CHARLIE HEBDO Fondateur Cavanna; **directeur de la publication** Gebé; **rédacteur en chef** Philippe Val; **rédacteur en chef adjoint** Bernard Maris; **directeurs artistiques** Cabu, Riss; **SARL de presse** éditions Rotative: RCS Paris B 388 541 330, 44, rue de Turbigo, 75003 Paris; **Impression** Fava Print, Les Mureaux; **commission paritaire** n° 50 878, ISSN 1240-0068, **service des ventes** B. Claessens, 44, rue de Turbigo, 75003 Paris, **rédaction tél. : 01 44 61 96 10.**

Abonnez-vous pour trois mois par prélèvement automatique de 120F, tacitement renouvelable.

Trois mois de *Charlie*: 120 F!

Chaque abonné bénéficie dorénavant d'un tarif préférentiel sur chaque publication parallèle à l'hebdo et sur les tee-shirts, les serviettes, etc. Faire parvenir à Angélique un RIB ou RIP ainsi que l'autorisation de prélèvement.

ABONNEMENT PAR PRÉLÈVEMENT TRIMESTRIEL

☐ **OUI**, je désire profiter de cette formule de paiement simplifié.
Les EDITIONS ROTATIVE prélèveront 120,00 FF par trimestre (ou 97,00 FF par trimestre pour les personnes bénéficiant du tarif réduit) sur mon compte bancaire ou postal. Je ne m'engage pas pour une durée définie mais au minimum 3 mois. Je pourrai résilier ce service à tout moment par simple courrier : les prélèvements seront immédiatement arrêtés. Je ne règle rien aujourd'hui.

Je remplis le bulletin et l'autorisation de prélèvement ci-dessous, et je joins mon R. I. B.

☐ Mme ☐ Mlle ☐ M.
Nom .....
Prénom .....
Adresse .....
Code postal .....
Ville .....
Tél. : ..... (facultatif)

Bon à remplir et à retourner à :
LES EDITIONS ROTATIVE - Service abonnement
44, rue de Turbigo - 75003 PARIS
en utilisant une enveloppe affranchie au tarif en vigueur.
Offre réservée à la France métropolitaine

AUTORISATION DE PRÉLÈVEMENT

Numéro d'émetteur : 433432
J'autorise l'établissement teneur de mon compte à prélever sur ce dernier, si sa situation le permet, tous les prélèvements ordonnés par le créancier désigné ci-dessous. En cas de litige sur un prélèvement, je pourrai en faire suspendre l'exécution par simple demande à l'établissement teneur de mon compte. Je règlerai le différend directement avec le créancier.

Nom, prénom et adresse du débiteur

Nom, prénom et adresse du créancier
LES EDITIONS ROTATIVE
44, rue de Turbigo,
75003 PARIS

Nom et adresse de votre établissement bancaire.

Compte à débiter

Code banque Code guichet Numéro de compte Clé RIB

Date et signature

Les informations contenues dans la présente demande ne seront utilisées que pour les seules nécessités de la question et pourront donner lieu à exercice du droit individuel d'accès auprès du créancier ci-dessus, dans les conditions prévues par la délibération n° 80 du 1.4.80 de la Commission informatique et liberté.

L'ABONNEMENT À « CHARLIE »:
480 F par an et 390 F pour le tarif réduit

JE M'ABONNE POUR UN AN	tarif normal	tarif réduit (Si je suis: étudiant, lycéen, chômeur, retraité, invalide, objecteur de conscience... sur présentation d'un justificatif)
France métropolitaine	☐ 480,00 FF	☐ 390,00 FF
Union européenne	☐ 630,00 FF	☐ 540,00 FF
Département d'Outre-Mer	☐ 550,00 FF	☐ 460,00 FF
Europe hors U. E. + Algérie, Maroc, Tunisie	☐ 700,00 FF	☐ 610,00 FF
Afrique, Amérique du Nord, T. O. M., Proche et Moyen-Orient	☐ 790,00 FF	☐ 700,00 FF
Amérique centrale et du Sud	☐ 870,00 FF	☐ 780,00 FF
Océanie	☐ 950,00 FF	☐ 860,00 FF

Envoyer *Charlie* à :
Nom - prénom .....
Adresse .....
Code postal ..... **Ville** .....
Pays ..... **Téléphone (facultatif)** .....
Je règle par :
☐ Chèque bancaire ☐ Mandat postal ☐ Virement bancaire ☐ Eurochèque
Je libelle mon règlement à l'ordre des **Éditions Rotative** et je l'adresse à :
***Charlie Hebdo* abonnements, 44, rue de Turbigo, 75003 Paris**
Contact abonnements : **Angélique tél.: 01 44 61 96 20**
Pour commander des anciens numéros, envoyer 18 F par exemplaire (**attention** : les numéros épuisés sont les 17, 28, 29, 30, 65, 83, 84, 87, 88, 105, 106, 145, 153, 154, 164, 226, 228, 251, 321, 345, 417, 435, 443).

KAMIKAZE

Une entrée au paradis trois étoiles

Le kamikaze est au cœur du problème. C'est lui qui rend le terrorisme si dangereux. Déjà, ce n'est pas facile d'arrêter le type qui tient à sa peau. Alors, celui qui est heureux de mourir, pensez donc...

A priori, le kamikaze est un mystère de la psychologie humaine. Tuer, on peut comprendre. Mais comment décider sa propre mort, sans y être acculé par le désespoir ou la certitude d'une fin pire que celle qu'on choisit? On a longtemps dit des kamikazes qu'il s'agissait d'êtres frustes, conditionnés et drogués. S'écarter de cette idée, c'était s'exposer aux regards désapprobateurs — comme si, d'envisager qu'ils pouvaient être sains d'esprit, c'était déjà les défendre. Pourtant, les spécialistes du terrorisme sont formels : le kamikaze n'a rien d'un psychopathe. D'abord, on ne va pas dire « kamikaze ». Le « kamikaze », c'était au Japon. Il se scratchait par devoir d'obéissance à l'empereur, pas par conviction.

Dans l'islam, on dit « martyr ». Lui, c'est toujours un volontaire. On sait qu'il a entre vingt et trente ans et qu'il est imbibé de religion. À part ça, il vient de n'importe quel milieu. Souvent, il a fait des études (pas forcément d'aviation). Pour Xavier Raufer, professeur de criminologie à l'université de Paris II et spécialiste du terrorisme, *« devenir martyr est une démarche spirituellement comparable à l'acte de devenir moine et choisir de prier jusqu'à la fin de ses jours »*.

Première étape, un religieux vérifie que les conditions requises sont respectées. Seul un « vrai croyant », physiquement sain, et sans dette financière ou morale, peut accéder au statut de martyr. Pas question qu'il soit désespéré ; par exemple s'il vient de se faire plaquer par sa copine. Dans ce cas, son geste pourrait relever du suicide, qui est interdit par l'islam. Par contre, le « martyre » est autorisé. Et ça ne date pas de la création d'Israël. Au XIe siècle, par exemple, la secte des Hachichiyyin, en Syrie, formait des hommes pour tuer les califes en leur promettant le paradis et en les shootant au hachisch (d'où le nom de la secte, dont dérivera le mot « assassin »).

Aujourd'hui, l'islam n'autorise le martyre que dans le cadre d'une jihad expressément décrétée. Ce qui est le cas pour les adeptes du gourou Ben Laden. *« Son discours consiste à dire que l'Arabie Saoudite tout entière est une terre sainte, et il reproche aux Américains de l'occuper depuis la guerre du Golfe »*, analyse Xavier Raufer. Un « impur » en Terre sainte, c'est comme un étron dans l'eau bénite de Saint-Nicolas-du-Chardonnet. Prétexte peut-être, mais qui fabrique des dizaines de vocations (on pourrait discuter de la présence américaine en Arabie, mais c'est un autre sujet...).

Pour le futur martyr commence alors un véritable conditionnement, qui synthétise les techniques des meilleures sectes. Impérativement, il est isolé de son milieu familial et social, pour vivre reclus dans des mosquées, en compagnie d'autres candidats au martyre (au total, ils seraient plusieurs centaines en réserve !). Pendant des mois, il passe inlassablement ses journées à prier, au cours de séances de plus en plus intenses. Objectif, atteindre l'« extase mystique ». Parfois, on l'allonge dans une tombe vide, pour l'habituer à la mort. Ici, l'émulation joue un rôle primordial, chacun devant rêver d'être le « meilleur » pour avoir la plus belle place au paradis.

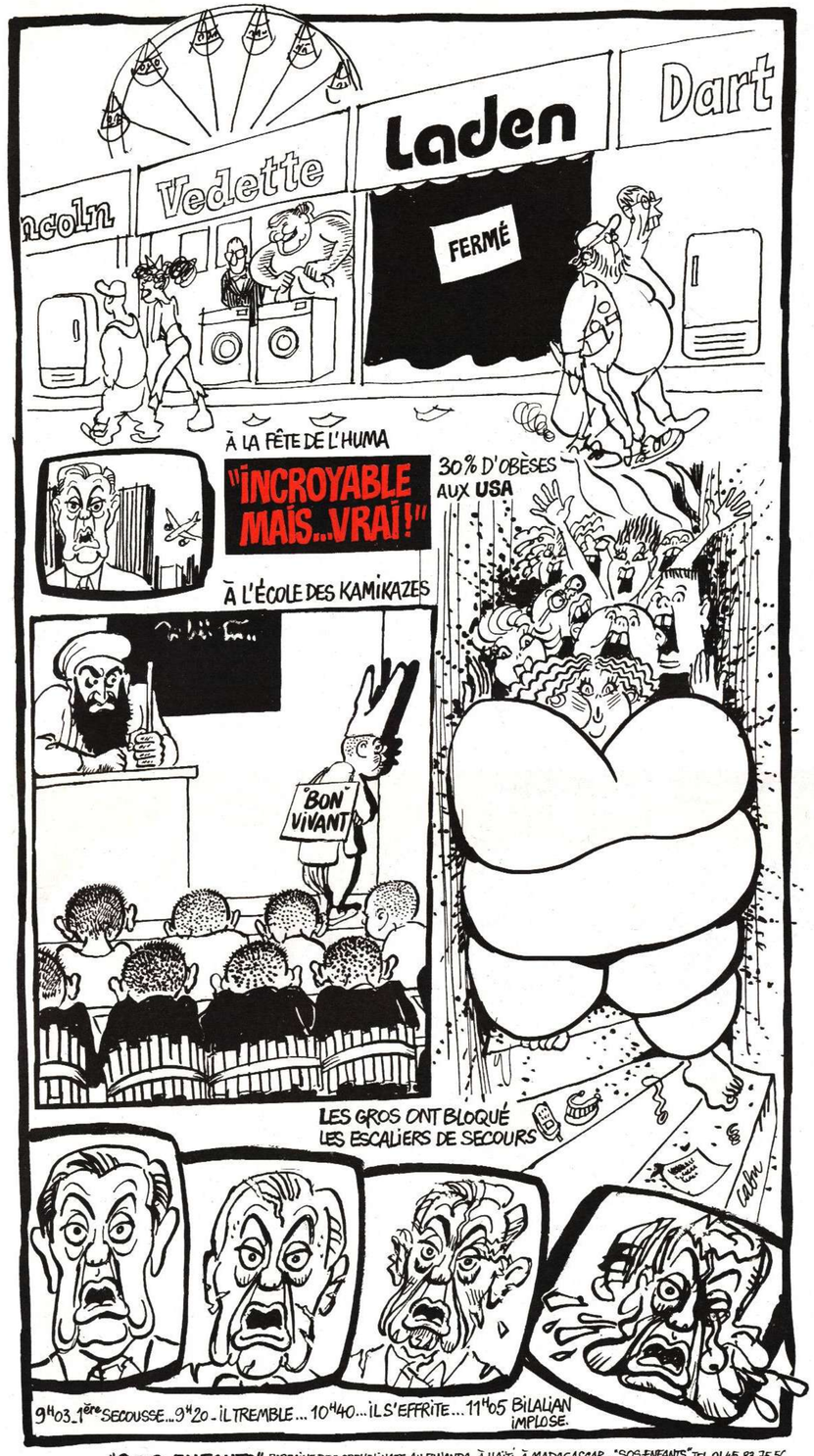
Puis arrive le jour du grand départ. Le martyr enfile des vêtements neufs et parfumés. Il dit adieu à ses parents, qui n'apprennent qu'au dernier instant le destin de leur fils. Peut-être avale-t-il un peu de drogue, mais pas nécessairement. C'est qu'il a intérêt à rester lucide pour ne pas se louper. Car s'il ne tue qu'une ou deux personnes, il devient juste un « héros », ce qui est nettement moins coté dans la hiérarchie céleste. Seul accède au rang de martyr celui qui emporte le maximum d'« ennemis » dans la mort.

Ensuite, son corps — s'il en reste quelque chose — ne doit pas être lavé, contrairement à celui des autres défunts. Pour être dûment accueilli au ciel, il doit porter sur lui les traces de son martyre, notamment la fameuse « odeur de sainteté », en fait l'odeur de son sang, qui à l'arrivée au paradis se change en « parfum délicat ». Et enfin arrive la récompense tant attendue : le Club Med à perpétuité. Le martyr a sa place au premier rang, dans l'aristocratie d'Allah. Désormais, il pourra, à satiété, se délecter de lait, de miel et de jeunes vierges. Pendant que sur terre sa famille hérite d'un petit pécule, mais surtout d'une immense gloire dont témoignent ses portraits affichés dans les rues et l'affluence des lettres de joie.

Au vu de ce tableau, on pourrait être tenté de donner raison à Michel Houellebecqque, qui affirmait dans son dernier roman que l'islam était *« la religion la plus con »*. Pourtant, les islamistes ne sont pas les seuls à glorifier les martyrs. L'Église chrétienne aussi avait les siens : mais eux se contentaient de se laisser torturer. Les soldats romains, les « nihilistes » russes — ou les « Tigres tamouls », qui aujourd'hui encore se font exploser contre les navires sri-lankais — exaltaient aussi le sacrifice : mais leurs victimes étaient des soldats. La plue-value apportée par l'islam, c'est la masse; elle est la seule religion qui mesure la vertu à l'aune du nombre de mécréants éliminés. Ce qui explique que les terroristes préfèrent raser une rame de métro qu'une base militaire; le miel sera plus goûteux et les vierges plus salopes.

Évidemment, l'immense majorité des musulmans n'ont pas cette vision guerrière et mortifère. N'empêche que, sans religion, il n'y a pas de paradis. Et sans paradis, pas de martyr. Il faudrait qu'après avoir alimenté les Afghans en exemplaires du Coran la CIA se mette à leur distribuer du Voltaire. Sauf qu'avec Bush, qui ne peut pas prononcer trois phrases sans caser cinq fois « Dieu », ça ne risque pas. Pourtant, à long terme, la meilleure lutte antiterroriste reste l'athéisme. Martyrs de tous les pays, rentrez chez vous, le paradis n'existe pas!

ANTONIO FISCHETTI



IL EST VENU À « CHARLIE »

New York, c'est Pompéi

Jérôme, pilote sur la ligne Paris-New York, propriétaire de « Charlot », chat noir et blanc adopté il y a trois ans dans « Les Puces ».

L'avion était complet. D'habitude on a plutôt des chieurs, des impatients... Là, rien.

Avec le Boeing 777, on s'est posés face au NE, piste 31. Il manquait quelque chose dans le paysage, au milieu de la fumée blanche. Il manquait les deux incisives dans le visage.

Quand je me suis baladé dans Manhattan, ça m'a fait penser à Pompéi. Les gens ordinaires saisis dans la vie ordinaire. C'est une petite ville qui a disparu. J'ai descendu Broadway, fermé à hauteur de Cannale Street. Plus de voitures, ou presque. Une ambiance suspendue. Les casernes de pompiers abondent. Et je lisais les listes : sept mecs, dix mecs. Et puis les panneaux entiers avec des petits papiers, et les photos. Ça, c'est vraiment dur. Dans les listes d'objets indispensables aux sauveteurs, le premier item urgent... c'est les cigarettes! Pour des Américains...

Je n'ai pas vu beaucoup de messages « On va leur péter la gueule. » Au contraire, pas mal de messages « Peace and love », « Faut pas ajouter de la violence ». Les gens sont sous le choc, bastonnés. Les New-Yorkais ne sont pas va-t-en-guerre.

Avant de partir, on nous a pris un peu la tête sur la sécurité... On nous a mis un agent de sûreté. On a supprimé les couteaux métalliques, même en première classe. Mais pas d'ambiance exceptionnelle.

Ça fait longtemps que les pilotes gueulaient contre la sûreté. L'économie prime souvent la sûreté, pas vrai? L'économie, c'est comme un gaz : ça occupe toute la place qu'on veut lui laisser.

Cela dit, comment prévoir? Le kamikaze qui pilotait est arrivé à 600 à l'heure. Un type qui sait corriger sa trajectoire comme il l'a fait, avec l'inertie qui existe... Je ne peux pas imaginer qu'il n'ait pas piloté en réel une grosse machine. Ce qui est hallucinant, c'est que ce mec ait eu le « mental » pour se crasher — exactement ce qu'on nous apprend à ne pas faire. Vraiment, le scénario était totalement impossible. ■

Libération
TOUS LES VENDREDIS
Les choix de Libération dans un cahier de 32 pages
Les Tentations de Libération
concerts ● expos ● cinéma ● théâtre ● voyages ● style ● livres

LES COUVERTURES AUXQUELLES VOUS AVEZ ÉCHAPPÉ

BRÈVES

Sécurité
Comme les poubelles dans les gares, toutes les ouvertures des SDF dans le métro ont été bouchées.

Navet
Une catastrophe aussi grave que celle survenue au World Trade Center a déjà eu lieu en France. Il s'agissait de la sortie du film *La Tour Montparnasse infernale*, avec Éric et Ramzy.

Pondération
Des corridas ont été annulées. Les organisateurs : « Il ne faut pas confondre les taureaux musulmans respectueux des lois avec la minorité de taureaux islamistes. »

Géopolitique
Le Pakistan a la bombe atomique, la Chine a la bombe atomique, l'Inde a la bombe atomique. L'Afghanistan ne devrait pas tarder à l'avoir.

Sévère
Vigipirate renforcé. Si Ben Laden saute les tourniquets du métro, c'est 200 balles d'amende !

Europe
Trois minutes de silence en France, cinq minutes en Allemagne, une minute en Angleterre... Après la monnaie, il faudra harmoniser les minutes.

Géographie
Les Européens ont peur de la réaction de Bush. « On n'a pas peur qu'il balance une bombe sur Kaboul, on a peur qu'il croie que Kaboul est à côté de Chartres. »

Tissus
New York commande 30 000 linceuls pour ses morts. L'Afghanistan n'a pas commandé de linceuls, les femmes afghanes vivent déjà dedans.

Opération coup de poing
Descente de police à Disneyland. Blanche-Neige n'a pas été inquiétée, mais les Sept Nains barbus du réseau Ben Laden ont été embarqués par le FBI.

Pilleur
Le sculpteur Armand a été arrêté alors qu'il rôdait autour des ruines du World Trade Center et qu'il signait des bouts de gravats.

Profiteur
Le designer Philippe Stark a été arrêté alors qu'il sniffait la poussière des décombres.

Turban
Les kamikazes s'entourent le sexe de bandelettes pour le retrouver intact au paradis. Les chefs, eux, ont compris que c'était la tête qu'il fallait s'entourer de bandelettes.

Question
Pourquoi Reagan n'a-t-il pas assisté à la messe en hommage aux victimes avec les autres anciens présidents ? Parce qu'il a été retenu à un congrès de gravats.

Attentats
La réaction de l'homme de la rue aux États-Unis : « God bless America ! » En France : « C'est la faute aux 35 heures et à Jospin ! »

Ponctualité
Le XIXe siècle a commencé avec Waterloo en 1815, le XXe siècle a commencé avec la Première Guerre mondiale en 1914, le XXIe siècle commence vraiment en 2001, avec l'attentat de New York. Ça serait bien, une fois, qu'un siècle commence à l'heure.

La rumeur Internet de la semaine
Ben Laden demande le recompte des voix en Floride.